



**ETRANGE SEPTEMBRE**

C'est une histoire du mois de Septembre, du mois où les feuilles se préparent à mourir et à tomber sur le toit de la maison puante de la vieille femme qui crache des crapauds. C'est une histoire qu'elle raconte alors en cette saison, la seule qu'elle raconte jamais ; elle la raconte et la répète tant et si bien que les feuilles sont toujours prêtes à tomber sur son toit et que l'air autour de son jardin a un goût d'automne. Alors, finalement, elle la raconte tout le temps.

Elle la raconte dans sa maison, la prenant tantôt par le début, tantôt par la fin, tantôt par le milieu ; et toutes les histoires qu'elle peut dire en font partie. Ses mots se noient dans sa bave, et les crapauds qui dorment dans sa bouche s'en repaissent. Et quand ils ont trop faim de nourritures plus solides, ils se croquent entre eux et avalent leurs pattes flasques, car ils n'ont faim que d'eux-mêmes.

Si vous allez dans son jardin, vous trouverez ces crapauds, toute une masse de crapauds éclopés qui grouille sans chanter sous un ciel d'automne, gris et chargé. Ils se taisent au son d'un clapotis incessant, un murmure de source encombrée, qui est le lent écoulement des mots de cette histoire que vous allez entendre.

# LES FRÈRES SIAMOIS.

**A**VANT TOUT CELA IL Y AVAIT, des montagnes de l'Orient à la mer de l'Occident, un seul et grand pays, riche de toutes les richesses de la terre et de celle des fleuves et des océans. Sur ce grand et unique pays régnaient un Roi et une Reine, sages et courtois, équitables en justice et fermes envers leurs gens. Ils habitaient un grand château dans une grande ville, bâtie au cœur même de leur vaste royaume. Mais ce château, comme leur cœur, était froid et abandonné, et jamais les pleurs et les rires des enfants n'y résonnaient. Car si les suzerains pouvaient profiter du plus beau et du plus fertile des empires, ils n'avaient jamais vu leur lit visité par une graine pleine de lendemains.

C'était là leur grande tristesse, et bien qu'ils s'aimassent comme au premier jour, bien que leur pays leur fut doux comme un nid, ils n'avaient de cesse de soupirer et d'errer longuement dans les ailes majestueuses de leur grand château.

Souvent, le soir, alors que les derniers courtisans s'étaient éclipsés et que le soleil lentement s'éteignait dans des épanchements de carmin, la Reine enfin seule s'accoudait au marbre d'un balcon et glissait au vent :

" Que n'ayons-nous d'enfants pour apprécier ce doux moment avec nous ! Nous leur construirions un palais, rien qu'à leur usage, si grand qu'il pourrait contenir à lui seul la lumière de ces fins de journée, et si resplendissant qu'elle viendrait s'y perdre sans regretter les champs heureux qu'elle visite d'ordinaire en cette heure ! Une telle demeure ne saurait rester vide et, en la voyant, le Créateur ne serait assez cruel pour nous priver plus longtemps de cette joie, si forte et si simple, qui nous est toujours interdite. "

Or, un soir où son époux passait sous sa fenêtre, il entendit cette triste requête. Tout secoué et triste

à son tour, plus encore qu'à l'accoutumée, il décida en grand secret de faire construire pour sa douce ce palais qu'elle appelait de ses vœux. Il manda alors ses architectes et ses astronomes et les fit travailler d'arrache-pied. Voici ce qu'il leur dit :

" Je veux que l'on construise un palais si grand, si haut et si magnifique que sa plus haute voûte ira dans le ciel au dessus du vol des oiseaux, et que les nuages y entreront ; ils feront sous ses arches de pierre comme l'écume du souffle de Dieu dans Sa demeure. C'est là le palais que je commande, et c'est là ce que je veux et ce qui sera fait, car enfin le souffle entrant avec la lumière nous ne saurions plus longtemps être privés de descendance. "

Ainsi il fut fait. A peine s'était-il tu que l'on allait dans les montagnes lointaines tailler de beaux blocs de pierre, dure et solide, que l'on ramena à grands frais. On bâtit la campagne et l'on en ramena tous les bras vaillants pour les mettre à l'ouvrage, tandis que les savants élaboraient de nouvelles inventions pour cet ambitieux dessein.

Le chantier avançait, tant et si bien que les ébauches des tours devinrent si hautes que l'on ne put les cacher à personne et qu'il fallut des ballons volants pour porter les moellons à leurs sommets. La Reine fut toute émue de l'attention de son époux, et plus encore de voir la tournure majestueuse que prenait cette affaire ; car il fallait bien reconnaître que l'ouvrage allait bon train et qu'il ne manquait pas de prestance.

Vint alors l'hiver. Il fallut renvoyer dans leurs foyers les ouvriers et les compagnons que le froid, en haut des échafaudages, mordait cruellement.

Le travail reprit avec les beaux jours ; il se faisait

gaillardement, avec toujours autant d'entrain ; et les voûtes s'élançaient maintenant fièrement vers le ciel, tenues par de solides colonnes gravées du pied à la tête.

Mais on s'aperçut alors que les arches montaient plus vite que les pierres n'arrivaient ; on s'en accommoda en remettant certaines parties de l'édifice à un peu plus tard. Puis le bois à son tour vint à manquer, les arbres ne repoussant pas assez vite dans les forêts royales ; on démonta les échafaudages dans d'autres ailes moins urgentes. Et ainsi chaque jour : toujours un matériau venait à manquer, tant l'édifice était ambitieux. Le chantier était si immense, en effet, qu'on ne pouvait construire les murs partout comme on l'entendait, ni comme il le fallait pour la bonne marche de l'œuvre. Alors on décida de fermer quelques ailes ; on ne consolida qu'au besoin des progressions. Si bien que, très vite, ce palais trop grand ressembla à une vaste ruine, avec ses contreforts de fortune, ses friches à peine entamées, ses allées ébauchées : une ruine à rebours, où le temps n'avait rien mangé, mais rien terminé.

A force d'obstination, cependant, on bâtit la voûte maîtresse, un bel arc suspendu à la hauteur des cieux ; et la bâtisse qui soutenait cette courbe majestueuse, même si elle n'était pas achevée, était si gigantesque qu'il n'y avait assez de nobles dans tout le royaume pour la remplir au tiers.

\*

Une nuit cependant, alors que l'ouvrage n'était pas même inauguré, un discret nuage d'été, fin et blanc comme une brume de petit matin, passa enfin sous la grande voûte. Personne n'était là

pour le voir. Il glissait lentement dans la lumière bleutée de la nuit calme et avançait toujours, poussé par le froid de la lune, sous l'arche de pierre. Au milieu de cette dernière se dressait encore un échafaudage ; et, quand le nuage vint cogner contre lui, il se déchira, mollement et sans bruit, en deux ballots moutonneux qui bientôt se dissipèrent.

\*

Las de trop attendre, on aménagea dans les pièces qui déjà étaient achevées et bien vite, tandis que rien n'était vraiment terminé, on entendit chez les dignitaires la rumeur joyeuse de la grossesse de la Reine.

Les apothicaires, les astrologues et les médecins les plus illustres furent tous invités dans une aile coquettement aménagée du nouveau palais pour venir tâter la rondeur que faisait le ventre de sa majesté.

C'était jour d'allégresse et on avait servi pour tous ces messieurs de délicats entremets, apportés sur des plateaux d'argent au son d'instruments harmonieux. La Reine, faisant honneur à son état, puisait avec santé dans les sucreries ; le Roi, joyeux de ces animations, promettait à qui voulait l'entendre qu'il ferait du meilleur devin de la journée son chambellan attiré, jusqu'à la fin de son règne.

Personne n'avait encore relevé, car la partie semblait délicate, lorsque l'un des plus fins et brillants astrologues du royaume s'approcha pour toucher trois fois du bout de son index gauche le ventre, le front et les seins de la Reine. Il dit :

" C'est un cadeau que cette grossesse, un don plus grand encore qu'il n'y paraît, car j'aperçois dans ces jours enclos un fils pour vous deux, soit un pour vous, ma Reine, et un pour vous, mon Roi, ce qui fait bien deux enfants mâles à venir. "

A ces paroles toute l'assemblée poussa de

retentissants " hourras ! " qui mirent longtemps à s'éteindre sous les arcades trop hautes. Le Roi honora sa promesse ; plus encore, il ordonna que tous les frontons du palais, des plus grandes allées aux recoins les plus abandonnés, soient ornés des sculptures de ces deux frères à venir.

Alors le devin prit dans sa sabretache un peu de cire verte qu'il modela sur le cœur de la Reine ; puis il perça cette cire de trois épingles qui retenaient la chevelure royale, laquelle retomba en une cascade de boucles soyeuses. Il dit :

" Mais j'entends boiter les jours ; ils chuteront pour faire un fatras inextricable, comme les pierres au pied d'une muraille oubliée. Ce sera une période funeste pour les gens de mon art, qui n'auront plus rien à voir qui bouge encore ; ce sera comme si les choses à venir s'en tenaient à ce qu'elles seront déjà. Et pour les autres, ce sera une grande bacchanale où tous seront n'importe qui et où personne ne verra plus rien. "

Le Roi lui dit alors que cette prédiction ne lui plaisait pas autant que la première, et il finit :

" Dis m'en une autre, une qui parle pour nous et nous concerne, et qui soit plus heureuse ! "

Le devin prit alors la tasse de la Reine. Il la fit cracher par trois fois dedans, et regarda le marc flotter dans la salive. Il dit :

" Je vois une vieille femme qui radote dans les marais. De sa bouche coule la boue. "

" Alors recommence. Et maintenant ? "

" Et bien messire, je préfère vous l'écrire, car je ne voudrais vous obliger à connaître ce que je sais. Je suis trop honnête en ma discipline pour taire ce que mon œil entend et m'oblige à dire ; mais je suis trop contrit de ce qui nous attend. "

On tendit au sage une feuille d'or. Il la couvrit d'écritures puis la plia, la cacheta d'une cire bleue comme le ciel et la donna au Roi. Ce dernier dit :

" Ta prudence te vaudra le pardon, mon

chambellan, mais à partir d'aujourd'hui je ne veux plus rien entendre. "

\*

Un midi la Reine mangea une viande trop riche, et cela lui fit mal au ventre ; elle perdit les eaux ; les enfants s'annoncèrent.

Ils étaient deux, comme l'avait lu le devin. Mais si leurs corps étaient bien faits jusqu'à la cuisse, ils étaient monstres en dessous, car chacun partageait sous le genoux l'une de ses jambes avec son frère.

Le Roi, désappointé, ne voulut rien savoir. Il fit taire la chose pour que personne n'en sache rien non plus, puis fit chercher son chambellan. Il dit :

" Toi qui sait, coupe cette chair qui, entre mes deux enfants, sans appartenir à aucun d'eux, les unit comme si Dieu n'avait su les finir distincts. Fais au mieux, tranche et divise, car c'est là ce que je veux et ce qui doit être fait. "

Le devin, docte en toutes matières, appliqua sa chirurgie et il fut fait selon les vœux du Roi : l'un des frères gagna la jambe toute entière pour lui ; mais l'autre n'en eut plus qu'une pour son usage.

Puis on brisa les jambes de toutes les statues des frontons, et on n'en parla plus.



Les enfant grandissaient, jour après jour. Même si leur mère était depuis leur naissance la proie d'étranges mélancolies, leurs parents les aimaient comme le soleil de leur vie déclinante ; et ils les regardaient jouer dans le labyrinthe où ils étaient nés, courant en tous sens, comme le font les enfants, avec des regards attendris. Mais dans ces jeux toujours l'unijambiste gagnait ; tous ses sujets, et toute sa famille avec eux, semblaient ne

pas savoir courir et toujours se laissaient rattraper. Cela l'intrigua si bien qu'un jour il alla vers sa mère et lui dit :

" Mère, pourquoi nos sujets ne parlent-ils jamais de ma jambe ? "

" Quelle jambe, mon enfant, mon doux ? " lui répondit-elle. " Veux-tu une jambe prise sur un bel échassier, sur laquelle tu pourras te tenir au-dessus du miroir des eaux ? Veux-tu une jambe de jeune chamois, souple et agile, qui d'un pied sûr et d'un seul bond t'amènera jouer au bord des plus hauts précipices ? Dis ce que tu souhaites, mon enfant, et cela sera ton membre sans retenue. Rien ne sera assez beau et quand on parlera de ton pied, car alors on le pourra, ce sera pour en chanter la délicate magnificence. Si nos sujets ne t'en parlent pas, mon doux, c'est par jalousie. "

Mais cela ne le consola pas, et il alla voir son père. Il lui dit :

" Père, pourquoi nos sujets ne parlent-ils jamais de ma jambe ? "

" Quelle jambe, mon enfant, mon fort ? " lui répondit-il. " Veux-tu un sabot pris sur le plus solide des taureaux, pour faire trembler la prairie sous le vent de ta course ? Veux-tu une patte de lion, pour fouler sans bruit la terre rouge qui se taira sous la crainte de ta colère ? Rien ne sera assez fier et quand on parlera de ton pied, car alors on le pourra, ce sera pour en chanter l'auguste prestance. Si nos sujets ne t'en parlent pas, mon fort, c'est par jalousie. "

Mais cela ne le consola pas, et il alla voir son frère :

" Frère, pourquoi nos sujets ne parlent-ils jamais de ma jambe ? "

" Quelle jambe, mon frère aimé et mon égal ? Si on ne t'en parle pas, c'est parce que tu n'en as pas. "

Il voulut aussi lui dire que cette jambe, c'était lui qui la portait ; et qu'il la portait plus qu'elle ne le soutenait : elle était à son cœur une peine

imméritée, qui à chaque pas qu'elle faisait pour lui lui rappelait qu'on l'avait prise à son frère qu'il aimait au-dessus de tout. Mais les mots moururent dans sa gorge ; leurs cadavres y firent un bouchon, un engorgement si étroit qu'à partir de ce jour aucun autre ne put sortir de sa bouche.



Puis les années passèrent. Les deux enfants n'en furent plus ; ils prirent femmes. Leurs parents moururent, doucement, l'un après l'autre, bien calmement. On lut alors le testament, les dernières volontés du couple royal, où il était dit :

" Nous, qui avons régné longtemps sur ce grand pays, nous avons décidé ainsi : qu'il sera donné à notre fils le plus triste, à notre fils qui fut privé de sa jambe par une absence de notre Créateur, la plus grande part de notre royaume, avec ce grand palais qui est notre fierté et notre plus grande réussite, puisque tout notre bonheur en est né. Et qu'à l'autre, qui malgré tout, malgré ses silences et sa mélancolie, est si bon et si honnête, il sera donné une part conséquente, mais moindre, de notre domaine. C'est là ce que nous avons dit, et c'est là ce qui doit être fait. "

Les deux frères se séparèrent donc. Mais celui qui avait hérité du palais, celui qui marchait avec une patte de bête, une patte qui changeait selon son vouloir, ne comprenait pas ce qui avait été dit :

" En quoi devrai-je être le plus triste ? Je ne suis pas triste ", se disait-il. " Et pourquoi mon frère serait triste, lui aussi ? Quelle est cette mélancolie que, malgré tout, j'ai lu dans ses regards et ses silences ? Enfin pourquoi me donner tout cela ? Suis-je donc si affreux qu'il faille me consoler ? "

Il s'en ouvrit, par un messenger, à son frère qui avait rejoint, aux marches de l'Est, son nouveau domaine. Ce dernier lui renvoya promptement le

courrier, lui disant :

" Mon frère adoré, c'est bien là un cadeau de nos parents pour compenser ce qui t'a été retenu par la fortune. Je bénis leur mémoire pour avoir tranché en ta faveur ce que le destin s'était refusé à faire jusqu'à aujourd'hui ; et s'il ne tenait qu'à moi, tu aurais tout le royaume pour toi seul. "

Le Roi du palais réfléchit un long moment. Puis il fit revenir son estafette. Il l'envoya vers son frère, avec un nouveau message :

" Veux-tu dire que je suis si affreux qu'un royaume entier, que le royaume de nos parents, qui est tout le monde connu, puisqu'il va des montagnes de l'Orient jusqu'aux mers de l'Occident, suffirait à peine à me racheter ? "

C'est là ce qu'il dit à son messenger, et il l'enjoignit de faire hâte et de lui rapporter par le menu ce que répondrait son frère aimé.

L'estafette revint avec diligence, tenant la réponse de son frère. La voici :

" Non mon frère chéri, il n'en est rien. Ta valeur est bien plus grande qu'un royaume ; c'est pour l'honorer qu'il faut qu'il te revienne. "

Alors le Roi du palais réfléchit encore longtemps. Puis, une dernière fois, il fit venir son messenger. Il lui dit :

" Va dire à mon frère, qui est loin d'ici, que je lui ferai la guerre pour reprendre ce royaume. Et dis-moi ce qu'il t'aura répondu. "

Les jours passèrent, et le messenger revint. Il dit alors :

" Votre frère vous remercie ; et cela est vrai, car je l'ai vu de mes yeux pleurer de joie. "

Et depuis ce jour une guerre se fait dans les frontières lointaines, vers les montagnes d'Orient, une longue guerre. C'est une guerre étrange car les défenseurs, sur l'ordre de leur Roi, ne donnent aucune résistance à leurs ennemis : et quand les soldats du Roi d'Occident marchent sur eux, il les accueillent avec des vivas et des fleurs de gratitude.

# Le Théâtre de la Peste.

C'ÉTAIT LA LUMIÈRE PÂLE D'UN PETIT MATIN, une lumière encore indécise et froide. C'était un petit homme, très petit, mal fait, il avait sur sa figure un masque de grenouille et sur sa tête une fine couronne de prince en papier mâché. Il semblait parler tout seul ; cela parce qu'il parlait devant lui, sans regarder personne.

Il avait en face de lui des hommes enivrés qui l'écoutaient, leurs visages rougis cachés par des masques grossiers ramollis par la sueur. Il ne pouvait voir leurs faces, en dessous, gonflées par le vin aigre et les rires gras, mais, même si elles n'avaient pas été cachées par ces mauvais loups, il ne les aurait pas regardées. Il ne voyait que ses mots. Il les voyait tomber dans la lumière froide du matin blanc ; c'était tout. Il les voyait tomber sans écho dans le fond de son verre, flotter dans les vapeurs du vin avant de s'élever, avec le parfum du raisin moisi, pour tinter comme de l'or passager dans les confidences du matin. Il disait :

" Je sais des choses. Des choses du palais, des choses de là-bas, car je suis l'ami et le confident du bouffon du Roi, qui est le confident du plus grand du royaume, et donc du monde. Voilà ce que je sais, et ce qu'il m'a dit, à moi, son ami, hier, le jour d'avant aujourd'hui :

« C'était soir de tristesse, soir de pluie et de chagrin. J'entendais la grande bête de Mélancolie traîner son corps émacié et rêche dans les couloirs abandonnés, à l'autre bout de l'édifice, je l'entendais râler, racler. Son dos se frottait aux pierres et le bruit de ses écailles de craie sur le salpêtre des parois résonnait jusque dans mes dents en une stridulente amère. C'était soir de chagrin, me dis-je. Soir de chagrin et demain jour de fête, pour faire taire la bête, étouffer la craie, les reptations de la grande carcasse qui remue

sous tout cela et me ronge les dents avec des rayures à vriller les os. C'est le monstre qui marche ; déguisons-nous ! Dansons et que le bruit de nos pas écrase ses cris muets et trop aiguës ! Allons allons. Demain est fête. Tous déguisés, tous heureux, tous grimés pour apprivoiser le bonheur. Il est fragile. Prenons-y garde ; il ne faut pas le laisser échapper. Il est plus léger que l'autre bête, il court vers le haut, lui, il ne descend pas en bas parmi nous, il faut aller le chercher et bien le tenir. Si tous nous le tenons, il peut rester. Il peut survivre, malgré l'air trop lourd de nos basses altitudes. Gardons nos masques, il faut rire pour ne pas l'effrayer. Ah ah !

C'était soir de tristesse, hier soir, je te l'ai dit, et jour de fête, ce jour qui s'annonce. J'ai bien ri ! Ah ah !

Nous y voilà : c'était un souffle rance et bien connu, un vent méchant mais vieux. Il puait la craie, la peur et l'envie, une vraie haleine de bête sournoise et rêche. C'était le Roi, c'était son souffle : il s'était penché sur moi pour me donner l'ordre des jours de tristesse :

" Toi, mon bouffon, triste comme une pierre à force de n'avoir personne à amuser, tu vas aller dans les rues pour dire à tous les gens que demain est jour de fête, grande fête et grand tapage, grand bruit et grande joie. Tu vas aller leur dire que demain est carnaval, que demain tous seront masqués et s'amuseront car, au diable les épidémies, la guerre et la misère, c'est là ce que je veux et ce qui sera fait. Va et dis ; et ne reviens pas avant que la liesse ne se soit tue. " »

Et c'est pourquoi cette nuit qui se finit fut une nuit de fête et de folie, dans laquelle il s'est passé d'étranges choses. "



Il faisait encore nuit, la liesse était bien entamée. Tout le monde riait et se courait après, dans des jeux un peu bêtes qui jetaient les corps les uns contre les autres au milieu des vapeurs de bière et de vin. Les lampions éclairaient tout d'une lumière de taverne, vacillante et rouge, et les farandoles couraient encore dans les rues pour attraper les derniers fêtards, un peu perdus, qui les suivaient sans savoir où ils allaient.

Une femme presque mûre, un peu ivre, avec des cheveux rouges dressés sur sa tête et un nez très long et très fin, ne sut suivre la musique et tomba dans la rue, loin de chez elle. Elle se releva après un petit somme ; et elle se sut alors loin, loin du petit logis misérable qu'elle habitait seule mais où elle n'allait pas souvent, le moins possible, où elle allait quand elle était trop perdue pour se trouver un autre refuge. Quand elle se vit abandonnée, elle se mit bien en route vers son taudis, mais elle s'égara dans les petites rues, loin des grandes avenues où la musique encore battait son plein. Elle était en un dédale, où ses pas résonnaient sur des pavés glissants et huileux ; elle faisait une ombre immense sur les murs des maisons qui bordaient la rue, une grande ombre aux gestes démesurés qui rapetissait quand un lampion venait à s'approcher de sa route hésitante.

A un croisement où une toute petite rue, fort sombre, débouchait sur sa trajectoire, elle vit un homme très effrayant l'attendre ; il se tenait droit, comme un lampadaire, et pourtant il semblait osciller, tel un navire sur la houle, se balancer dans l'ombre de la rue d'avant en arrière, et

cela sans bouger ; bref, il avait l'allure d'un somnambule.

Il était étrange et terrifiant à la fois, couvert de croûtes de boue et de petite paille séchée, comme on en porte lorsque l'on dort dans les champs et sur les chemins, il avait sur la poitrine un grand trou béant qui montrait les os et les organes, il avait sur le visage un masque beau et tout usé, un masque de femme délicate, avec une voilette sur la bouche et des trous pour les yeux, des trous maquillés comme pour un bal ou une cérémonie. Et sous la voilette sa bouche s'ouvrait et se fermait, dans les trous ses yeux s'ouvraient et se fermaient, tout en lui clignait sur un grand trou en-dedans qui appelait des mots qui ne semblaient pas pouvoir arriver. Elle eut peur.

" C'est carnaval cette nuit, et je ne suis personne, personne qui ne vaille la peine de mal faire ; ou je suis peut-être quelqu'un de très important à qui il ne faut pas faire de mal ; oui, je suis cela plutôt, une grande dame qui connaît les faveurs du Roi ; alors prend garde " dit-elle en toute franchise, car à carnaval on peut être tout le monde et surtout ce que l'on n'est pas vraiment.

" Je ne sais plus ce que veut dire faire carnaval. Mais je vous crois et je sais que vous dites vrai, car je l'ai lu, je l'ai lu là, dans ce parchemin doré. " Dans sa voix affreuse glissait un vide qui sonnait comme une brise au-dessus d'un océan immense et lent comme la mort.

Lentement, très lentement, il fouilla dans ses poches. Il en sortit un parchemin : ce n'était pas le bon. Puis un autre encore : il était d'or et le sceau qui pendait maintenant, brisé depuis des jours, était d'une cire bleue comme le ciel. Il lut :

*" Je vois un enfant : je vois un enfant royal ; c'est là ce qui vous attend. Mais voilà : je ne vois que lui, lui et sa grande tristesse, qui sera celle de votre lignée ; je ne vois que lui et rien d'autre ; que lui et aucun avenir. "*

Puis il dit " c'est tout ", et il repartit d'un pas lent, très lent, d'un pas qui pouvait durer une éternité.

Alors elle se retrouva seule dans cette toute petite rue, sous un pauvre lampion fatigué. Elle avait toujours sa peur avec elle ; et sa maison était toujours au loin, tandis que le palais était tout près, tout près avec ses promesses. Alors elle alla à la porte discrète, la petite porte qui ouvrait sur un couloir, qui lui-même ouvrait sur l'antichambre de la Reine, que toutes les courtisanes connaissaient. Quand elle frappa à l'huis, on vint à l'instant ; on lui ouvrit, avec de petits cris ravis ; un tourbillon de soies et de rires l'emporta ; elle dit venir pour le Roi ; on la crut, elle faisait l'affaire ; elle était portée par toutes les servantes de la Reine, mais elle n'en savait rien, car elle ne voyait que des masques d'animaux délicats et des robes fastueuses aux couleurs de crème et de miel. On la lava, on la para de tout ce qu'il fallait pour aller dans le grand monde et de tout ce qu'il fallait pour les débauches de ces gens. Elle riait, comme ivre, saoule de parfums et de soins si attentionnés et polis à la fois. Elle demandait des bêtises : " Est-ce vrai que les baisers d'un Roi font sur la peau le dessin de petites fleurs ? " et les servantes riaient en disant : " Oui, oui, voilà bien ce qu'il en est, mais surtout, surtout dites toujours oui et allez vers les baisers, allez vers les baisers et gardez bien votre masque, gardez-le car sinon vous ne connaîtrez rien de tout cela ! " et elles étaient de bonne foi car c'était carnaval. Enfin on lui donna un beau masque, un vrai masque de dame pour cacher son nez trop long, avec une voilette et du maquillage peint autour des yeux, et on la poussa dans l'antichambre.



C'était la lumière dorée et froide d'un matin, un matin bien entamé. Le petit homme, très petit, mal fait, avait sur sa figure un masque de grenouille, sur sa tête une fine couronne en papier mâché et sur son dos la livrée d'un prince. Il disait :

" Voilà ce que je vais vous dire, à vous mes amis d'un matin, compagnons d'une table vidée par une nuit de réjouissances. Voilà ce que je vais vous dire : ce sont les confessions de mon ami, le fou du Roi de ce palais immense qui trône au-dessus de nos têtes. Voilà ce que je sais, et ce qu'il m'a dit, à moi, son ami, hier, le jour d'avant aujourd'hui :

« Voilà ce que je sais, ce que je vais te dire pour toi seul, pour que personne ne le sache, car si tous le savaient, il n'y aurait plus de joie dans la fête, et s'il n'y avait de joie, le Roi n'en donnerait plus, et je n'aurai même plus cela à annoncer, vois-tu, je n'aurai plus rien, encore moins, plus rien d'un bouffon. Ce que je sais est cela : je sais que la femme du Roi est triste comme une pierre, d'une tristesse si dure et si profonde que c'est une maladie au fond d'elle, un caillot glacé qui lui écrase la poitrine et gèle sa peau. Alors le Roi ordonne ces grandes fêtes pour que la joie monte en bouffées jusqu'au palais, réchauffe la peau de sa Reine, et alors il va en sa chambre, qui est close sinon, et il retrouve sa mie. Mais ce n'est là que le début de ce que je sais, et c'est là encore rien de tout ce que je sais et de tout ce que je vais te dire : car voilà qui est plus encore : je sais que la Reine masquée se joue de son époux, je sais cela car je l'ai vu de mes yeux, et sous le masque qu'elle porte dans la chambre c'est une autre femme qui attend le Roi, une autre, belles mamelles et costume mignon, qui remplace la Reine qui est restée aussi froide et malade, malade à l'idée de la jambe de son mari qui est comme celle d'une bête, ou qui n'est qu'un moignon. Je sais, moi, je sais que c'est là ce qui fait sa maladie

de tristesse, car je l'ai entendue le dire. Je l'ai entendue souffler un soir sur son balcon, belle comme une statue, plus blanche que le marbre qui soutenait ses coudes, plus froide encore et les yeux gris comme le ciel de Novembre. Je l'ai entendue, et voici ce qu'elle disait :

" Je t'attendrai, je t'attendrai même si je dois vieillir avant de te voir, même si je dois pour te connaître passer encore vingt ans dans les bras de la maladie de solitude ; j'attendrai plus loin que tout cela, si un jour je peux toucher ton cœur. " »

Voilà ce que mon ami le fou m'a dit, ce que je sais de lui, et je sais que cela est vrai comme je sais qu'il est mon ami. "

\*

" Ton histoire est triste, je trouve ", dit le gros homme avec un masque d'oiseau qui était assis en face du petit, très petit homme. " Le bouffon a une triste vie, à partager des secrets aussi laids et à ne faire rire personne. "

" C'est vrai, ton histoire n'est pas très gaie ", reprit celui des convives dont le masque de bœuf avait glissé et qui, dessous, était le boucher qui travaillait au bout de la rue. " Quel est le plaisir de faire le fou et d'être ridicule si ce n'est pour faire rire personne ? Ce serait comme un soldat qui ne se battrait pas : quelle utilité cela aurait-il ? "

" Ça c'est sûr qu'il ne sert pas à grand chose ", trancha le dernier convive, qui avait figure de singe et caressait un roquet à la toison jaunâtre.

" Oui, tout ce que vous dites est vrai " répondit le très petit homme. " C'est encore pire, encore pire qu'un soldat sans guerre, ce que vit mon ami. Un long couloir où personne ne passe, où les murs sont rayés par des écailles de craie : voilà ce que sont ses journées. Oui, voilà son malheur, son malheur que je sais. "

Ils se turent tous un petit moment.

" Tu as gâché notre matinée ", déclara enfin le gros homme.

Le petit homme se mit alors debout sur son tabouret, fit trois pirouettes et une grimace si grotesque avec sa bouche, qui seule débordait du masque, que ses comparses éclatèrent de rire. Ils rirent même grassement ; avec franchise, dans un soulagement. Ce voyant, le très petit homme éclata lui aussi d'un rire aiguë, entrecoupé de respirations saccadées, qui le faisait ressembler à un âne miniature, ou à un mauvais chien. Il était secoué par dedans ; l'effort que cela lui faisait faire rendait son menton tout rouge et luisant de sueur et de salive mêlées ; il était ridicule, ce qui fit rire ses compagnons de plus belle ; et plus ils riaient, moins il pouvait s'arrêter de braire et d'aboyer. Il en pleurait. Il les détestait pour l'avilir de la sorte.

" Merci bien ", dit-il entre deux hoquets, " d'autant apprécier ma compagnie. Cela est trop rare, et me donne trop de plaisir ! "

Ils étaient contents tous les quatre, maintenant ; ils riaient, cela agitait les foies et les grivoiseries. Ils se rappelèrent les aventures du bouffon au grand palais, tandis que le petit homme semblait ne plus s'arrêter, et son rire grotesque mettait un peu de joie dans la lumière trop forte du matin finissant.

" Il a bien dû en profiter un peu, le bouffon ", dit le boucher, l'œil rouge et brillant.

" Pour sûr ", dit l'oiseau, " qu'il a bien dû profiter du spectacle, avant de s'essuyer dans des rideaux de soie ! "

" Ça c'est sûr que ça doit faire du bien, de la soie ", trancha la dernier convive en grattant la toison rêche du roquet.

" Non non non non ! " cria alors le petit homme, plus horrible encore à voir ; plus rien ne faisait rire dans ses sursauts tragiques ; il étouffait, tout rouge, roulait, sautait sur place.

" Je sais, je sais de mes yeux que non, non, il

ne regarde pas, il ne regarde pas, il n'est pas un pourceau, non, il n'est pas un chien, non non, vous dîtes des bêtises, vous mentez, vous ne méritez pas ces histoires qui sont de la vérité, de la vérité comme je sais qu'il ne regarde pas ! Non, il ne regarde pas ! "

Il criait ; ses cris se mélangeaient à ses hoquets pour faire un bave blanche qui coulait, coulait par sa bouche, il étouffait au-dedans d'une dentelle blanche et écumeuse, il se jeta d'un coup sur le petit chien du dernier convive et le mordit, le mordit très méchamment, bien profond, il arracha un morceau et l'avalait promptement, puis se sauva en éclaircissant sa bave de grosses larmes qui roulaient sous l'épaisseur de son masque. C'était midi.



Le temps passa : trois fois trois mois, moins un. La Reine alors accoucha d'une fille, que l'on découvrit aussi pâle qu'elle tandis qu'on la nettoyait du sang de sa mère. Cette dernière en avait trop perdu, ou n'en avait pas assez : elle était anémiée, la mélancolie lui avait rongé la moelle ; toujours est-il qu'elle ne supporta pas l'épreuve et expira sans pouvoir quitter le lit tout imprégné de ses humeurs. Le Roi pleurait sur cette couche encore toute humide, il pleurait pour cette dame qu'il n'avait qu'à peine connue, et il pleurait pour lui, pour lui surtout car les fêtes maintenant étaient finies.

Un nouveau mois passa. Une femme masquée, au long nez et aux cheveux dressés tout droit sur la tête, déposa aux portes du palais un panier où vagissait un petit garçon. Quand on rapporta l'épisode au Roi, il sembla ému et pensif, non vraiment consolé mais touché cependant, et il prit le garçon dans sa suite, en recommandant bien de lui donner calme, égards, éducation et attention.

# L'Antichambre.

IL Y AVAIT DONC EN CE PALAIS IMMENSE, trop grand pour être pleinement terminé et complètement habité, deux enfants qui y grandissaient au milieu de la descendance des nobles du pays, au-dessus de la marmaille des servantes, des cuisiniers, des palefreniers et des blanchisseuses. Tous jouaient dans la grande ruine qu'était ce palais, courant après les échos et s'effrayant dans les couloirs à l'idée des fantômes malheureux qui devaient s'y perdre, à force de longtemps chercher une sortie qui était trop loin d'eux.

Les deux enfants, que le Roi visitait régulièrement, autant qu'il le pouvait, grandissaient lentement. Ils étaient inséparables comme la pluie et le nuage, ou comme le souffle et les lèvres. Ils reçurent une bonne éducation, dispensée par le chambellan du Roi, savant en de multiples matières, sage d'une longue vie et fidèle depuis des lustres à ce palais de courants d'air.

La jeune fille apprit à tenir son rang, le jeune garçon fut destiné au métier des armes.

Il grandit dans l'odeur lourde et puissante des grands chevaux, dans les matins gris de froid où la graisse des lames fait des croûtes noirâtres sur les fourreaux qu'il faut sans cesse récurer. Il se levait tôt, plongeait sa tête dans un seau d'eau froide tirée au puits, puis apprenait tous les pas de parade, les finesses d'uniformes qui font les gradés, les chants virils qui effraient les oiseaux dans les champs. Par l'exemple et au bâton on lui apprit à ne pas tirer inutilement l'épée ; à bien tenir son rang, à ne pas tolérer les injures faites à son drapeau. Enfin on lui évoqua la fragilité de la femme, sujette aux vapeurs et étrangère aux valeurs de l'armée. A tout cela son temps fut employé.

Les années passèrent. Les deux enfants n'en étaient presque plus, ils rougissaient parfois, entre

eux, et se demandaient quel était ce sentiment qui s'élevait maintenant au milieu d'eux comme un mur muet et brûlant. Ils en vinrent à s'éviter, ce qui les attristait ; ils se retrouvaient alors, avec plus de joie ; mais plus leur joie était grande, plus vite leurs visages prenaient la couleur d'une brique bien neuve ; et plus vite ils se séparaient.

Par chance le jeune homme arrivait à l'âge des campagnes, l'âge où il lui fallait faire preuve de sa valeur loin des palais, dans la boue des champs de bataille, où le matin s'annonce aux clairons et au son plus sec des canons.

C'était les premiers beaux jours ; le Roi passait alors ses troupes en revue. Le jeune homme était aligné au milieu d'elles. D'un geste vague, le suzerain confia une poignée de jeunes officiers à son plus vieux général ; il lui dit :

" Va, va vers les montagnes de l'Est et prends moi une ville, car c'est ce que je veux. "

Et c'est ainsi que le jeune homme partit pour la guerre.

\*

La route était longue jusqu'aux frontières du royaume et le voyage éprouvant. Les colonnes avançaient lourdement, au rythme de longues chansons de marche, tandis que la poussière au-dessus des soldats s'élevait comme un panache sur un heaume de géant. Leurs habits de gloire se ternissaient, leurs armures prenaient la teinte grise des chemins, les chevaux semblaient des statues ; mais tous avançaient encore sous la chaleur de l'été, longeant les rives du grand fleuve pour profiter de la fraîcheur des berges et pour ne pas se perdre.

Enfin la frontière fut franchie. On sortit les tambours, les oriflammes, toute la pompe des

conquérants. Les roulements secs des caisses claires accompagnèrent le bruit mat des sabots dans la terre, le bruit étouffé des bottes sur le gravier des routes. Avant que la troupe n'eut rencontré âme qui vive, elle arrivait en vue de la première ville. Au sommet des remparts flottait le drapeau blanc, signe de paix et de bienvenue ; et les soldats entrèrent, avec l'air menaçant du plus fort, dans une cité qui les accueillait par des chants et des fleurs de gratitude.

Ils avaient vaincu ; et cela sans le moindre coup : car c'était comme cela que l'on faisait la guerre aux frontières du royaume.

Mais le jeune homme, qui débutait avec le métier des armes et en avait une autre idée, était perplexe. Il ne comprenait qu'avec peine, mais avec soulagement, que nul combat ne fut livré. Il recevrait des médailles, car il s'était bien comporté, cela n'était pas bien difficile ; il serait célébré comme un grand soldat, courageux, fort et valeureux. Mais il voyait qu'il n'était rien de tout cela et voulait comprendre ces coutumes inattendues pour essayer de dissiper un remords qui pointait, au fond de lui, avec insistance. Il se sentait inutile ; il avait le regret futile de ne pas avoir enduré ce qu'il lui fallait pour exiger ce qu'il aurait bientôt.

Inquiet, malgré les rires de soulagement de ses compagnons, il alla au milieu des tentes et des feux de camps jusqu'à la belle toile de soie qui était la tente du vieux général, gardée par deux solides gaillards tout en armes, décorés d'une multitude de médailles dorées. On le laissa entrer et il dit sa confusion au vieil officier ; ce dernier lui répondit alors :

" Et quoi ! Préférerais-tu que l'on te perce la panse, que l'on traîne tes entrailles sur des mètres

ou que l'on t'ouvre le torse pour t'en ôter le cœur ? Quelle idée étrange que de se plaindre de la fin de ces souffrances ! Tu as la gloire et la santé, tout pour toi et sans partage : en quoi veux-tu que l'on te blâme ? Les choses pour nous soldats sont bien faites et elles doivent le rester, car si tu n'es pas capable d'apprécier ce don de la providence, tes camarades en sont très satisfaits ; il faut ne rien dire au Roi de comment les choses se passent : il faut ralentir par nous-mêmes les campagnes, il faut que cela puisse durer le plus longtemps possible, jusqu'à ce que moi, puis toi, puis d'autres encore, jouissent d'un repos bien garni d'honneurs et de considérations. Va maintenant, et profite donc de cette nuit de paix ! "

\*

La jeune Princesse avait un temps regardé, par l'une des nombreuses fenêtres d'une des nombreuses hautes tours de son palais, la poussière que levaient les chevaliers et les fantassins en glissant vers le lointain. Mais elle s'était lassée, fatiguée d'abord par la monotonie du spectacle, puis après par sa petitesse sur la ligne d'horizon ; tout cela avait perdu de l'élan de la matinée, où le défilé de ces gens maintenant si minuscules, au loin, avait pourtant alors une belle allure.

Elle rentra dans sa chambre, fut prise d'un étourdissement, comme si elle étouffait, ou plutôt comme si quelque chose comme l'air autour d'elle lui manquait.

Elle s'alita et dépérit. Elle ne se levait plus que de temps en temps, pour marcher un peu dans ses pantoufles garnies de la plus légère des fourrures, pour tâter du bout de sa fourchette les plats délicats que l'on lui montait, et pour retourner sur sa couche.

Le chambellan fut appelé à son chevet ; puis des médecins, des apothicaires. Mais elle avait toujours en elle une grande faiblesse, une sorte

de grand froid qui grandissait dans sa poitrine ; on s'inquiétait : de mauvais souvenirs revenaient à la mémoire des courtisans qui avaient connu sa mère.

Alors le Roi, sans regarder à la dépense, puis tous les nobles à sa suite, se répandit d'une profusion de cadeaux. Tous les jours il fallait des heures pour que les laquais, pourtant diligents, étalent tous les dons qui étaient faits à la Princesse. Il y avait des parfums, des fragrances d'Orient que l'on disait si brûlantes qu'elles auraient pu ranimer un corps engourdi ; il y avait des bijoux, des robes, toute une série de robes, brodées et passémentées, faites de soie, de fils d'araignées, de fourrures précieuses. Mais la jeune fille regardait à peine tout cela, d'un regard noyé par l'ennui ; elle ne portait pas de parfum et elle n'avait jamais sur elle qu'une robe toute simple, droite et blanche, qui lui allait pour le lit comme pour la chambre. Elle ne portait rien d'autre et n'avait d'yeux pour rien : rien n'y faisait, rien ne changeait la monotonie de ces jours que la variété seule des présents venait déranger sans pouvoir la déloger vraiment.

Alors on essaya les jeux : le criquet, colin-maillard ; elle ne voulait pas sortir. Les échecs, les dames ; cela la lassait. Les cartes ; elle dit :

" Allons, à quoi bon, ne savons-nous pas comment cela se finira ? "

La vieille demoiselle qui lui tenait compagnie approuva :

" Oh, c'est vrai ", fit-elle en baissant les yeux. " Il faudra bien que quelqu'un perde. "

" Je n'étais pas allée jusque-là, mais vous avez quand même raison " répondit la Princesse. Et depuis ce jour on n'essaya plus de nouveaux divertissements.

On disait dans les boudoirs, à voix basse, avec des petits regards fuyants et gourmands, ce que l'on y disait longtemps auparavant : qu'une maladie de langueur était revenue.

" Voilà, voilà qu'elle est encore plus semblable à sa mère, voilà qu'elle a la même maladie de mélancolie. Par Dieu, quel malheur ! " entendit le Roi, un soir qu'il passait sous une fenêtre où l'on murmurait. Il fut paniqué, glacé à l'idée de ce qu'il venait d'entendre : " Mon dieu, que faire ? Que faire ? " se disait-il. Il appela alors son bouffon, qu'il négligeait de plus en plus depuis de nombreuses années, et lui dit :

" Toi, mon bouffon, tu vas aller dans les rues pour dire à tous les gens que demain est jour de fête, grande fête. Tu vas aller leur dire que demain est carnaval, que demain tous seront masqués et s'amuseront car, au diable les épidémies, la guerre et la misère, c'est là ce qui sera fait. Va et dis ; et ne reviens pas avant que la liesse ne se soit tue : que leur joie soit un exemple et un remède pour nous. "

\*

La fête terminée, les soldats revinrent enfin de campagne. On voyait, depuis les hautes tours, le nuage de poussière grandir à l'horizon et les lampions s'éteindre doucement en bas, dans la cité. La Princesse allait mieux.

Le cortège d'abord emprunta la grande porte, puis la grand rue qui lui faisait suite ; ils s'étaient arrêtés, à quelques miles de là, sur les berges du fleuve qu'ils suivaient depuis des jours pour faire toilette, se reposer un peu et enfiler leurs habits de parade. Si bien qu'ils avaient fière allure et qu'ils bombaient le torse sous leurs plastrons ; mais partout le peuple dormait, affalé, épuisé par ses excès et par les réjouissances qui toutes les nuits depuis quelques temps l'occupaient entièrement.

Si bien que ce fut un retour sans triomphe ni gloire ; et les soldats se taisaient, croyant que c'était là le reproche de leur démerite. Le général lui-même se disait, tandis que son étalon foulait d'un pas altier les pavés boueux de la cité : " Et

quoi, ce n'était pas de notre faute si personne n'a voulu de notre ardeur, si nous avions l'air si terrifiant que nos ennemis ont préféré se rendre plutôt que de nous livrer bataille ! Pouvons-nous en être blâmés ? Non, je ne le crois pas ; il n'y a bien que cet idiot, cet oiseau de malheur, ce petit officier pour venir m'importuner sous ma tente avec ce sujet pourtant si simple ; et aujourd'hui tous ces gens lui donnent raison : ses paroles nous ont porté malheur. "

Mais la colonne, finalement, sous de maigres applaudissements, était entrée dans la cour du palais. Tout le monde mit pied à terre et, d'un pas pressé et soucieux, leur chef alla droit à la salle des audiences où le Roi l'attendait.

Tandis que le vieux général allait raconter ses victoires à son suzerain, les chevaux étaient reconduits dans leurs stables et les spadassins défilaient un à un devant le chambellan, qui les comptait scrupuleusement pour savoir combien en avait été perdus.

Ils étaient tous semblables dans leurs uniformes, et plus encore sous la poussière de la route ; si bien que le vieux fonctionnaire ne reconnut pas de suite le jeune homme, son ancien élève, qui piétinait avec les autres. Celui-ci, alors, crut que son précepteur ne voulait pas le reconnaître : il se dit qu'il connaissait le secret de son incompetence ; qu'il ne voulait plus de son commerce à cause de la honte que cela lui faisait. Mais quand il arriva devant lui et qu'il lui dit son nom, la joie s'imprima sur les traits ridés du vieil homme, qui lui fit un accueil chaleureux. L'autre se dit en lui-même qu'il lui faisait une bonne comédie.

Pendant ce temps, plus haut, le général était gourmandé par le Roi qui ne comprenait pas pourquoi il n'y avait pas de butin. Il dit :

" Je vois que vous avez fait longue route et bonne guerre, puisque vous êtes victorieux, mais je vois aussi que vous ne m'avez rien ramené de

glorieux ; ni tribut, ni butin. Qu'est-ce là ? Je vous demanderai par la suite d'y prendre garde. " Il réfléchit quelques temps, la barbe dans son poing, puis il reprit : " Je crois qu'avec vous est parti ce jeune homme qui est l'ami de ma fille. Je sais son sérieux ; amenez-le : il sera mon témoin, pour attester de votre exacte conduite. "

On alla aussitôt chercher le jeune homme. Le Roi lui dit :

" Toi... " et il se tut un court instant, en réalisant qu'il avait oublié son prénom ; l'autre crut alors à nouveau en un reproche trop poli. " Toi, tu iras à nouveau au front, et je compte sur toi pour t'assurer qu'un butin conséquent sera pris sur l'ennemi, car sans cela il n'y a pas de preuve, et sans preuve pas de victoire. Va, et use tes yeux et tes bras à mon service et à mon souhait. "

On fit cependant une grande fête pour ce retour ; la Princesse quitta son lit et vint retrouver son ami, avec qui elle reprit sa danse embarrassée. Le chambellan distribua à tous les soldats victorieux un beau parchemin qui attestait de leurs exploits, un certificat compliqué fait de beau vélin et décoré de lauriers et d'armes cabossées. Il était débordé par le nombre, un peu confus ; il avait eu à préparer les fêtes précédentes et, dans son grand âge, il se perdait au milieu de toutes ces agapes. Heureusement pour lui, et même si cela déconvenait beaucoup au petit bouffon, il n'y eut pas d'autre carnaval dans la ville, car la jeune Princesse, si elle semblait encore souffrante, n'en était cependant pas réduite à garder le lit et on la croisait parfois, toute pâle, au coin d'un couloir.

Enfin le repos des soldats fut suffisant ; l'armée reforma ses colonnes et à pas mesurés reprit le chemin des marches de l'Est. Et c'est ainsi que le jeune homme, maintenant occupé d'une mission pour lui seul, reprit la route de la guerre.



Alors que l'on voyait encore un nuage sur l'horizon, qui était le panache de l'armée en marche à nouveau, le vilain bouffon entra avec de nombreuses courbettes dans la chambre de la Princesse. Il avait vu juste, se dit-il, quand il la vit toute pâle, plus blanche que le marbre et toute prête encore une fois à sombrer dans son lit, un haut tas de matelas couvert d'édredons, cotonneux et épais, qui faisaient une muraille de silence plus efficace encore que les remparts démesurés de ce palais déraisonnable. Il s'inclina encore et encore et s'annonça en bégayant. Il dit :

" Votre altesse, si belle, belle en ce jour où vous semblez une statue délicate de l'ancien temps, laissez-moi vous saluer, bien bas, un salut profond et plein d'émerveillement, car vous êtes une merveille, c'est cela que vous êtes, une merveille que je viens saluer très bas et dont j'embrasse avec ferveur la main délicate, que je salue et que je viens entretenir de choses importantes. "

Elle répondit :

" Ne me touchez pas, pas plus avec vos mains qu'avec votre bouche ; cette dernière surtout, car tous les mots qui en coulent ont dû y laisser un poison amer et lent. Vos lèvres puent et je sais, car on me l'a dit, que vous mangez des chiens. "

" Qui vous a dit cela, tendre merveille ? Si le reste est vrai, ce point n'est que calomnie et il n'est que celui-là, dans vos paroles blessantes, pour me faire souffrir. Voyez, j'ai amené une fausse main de papier, pour vous saluer ; j'ai embrassé une bougie avant de venir à vous, afin que la cire sur mes lèvres vous garde de mon baiser ; mais mes lèvres ne toucheront même pas vos mains délicates, non, elles ne les toucheront pas, elles ne feront que les survoler, comme un oiseau au-dessus d'une cascade. Je vous le dis, je le dis

et le promets, je ne toucherai votre main avec rien qui soit de moi, et je ne vous croquerai pas, n'étant pas chien moi-même. Non non, n'étant pas chien, malgré ce que l'on en dit. En fait je suis venu, de cette bouche un peu répugnante, je suis venu coucher à vos pieds mignons quelques mots sur feu votre mère, des mots d'elle, car d'aucune autre bouche vous n'apprendrez de choses aussi vieilles et mortes. "

" Vous devez avoir de la poussière plein la bouche, avec ces histoires d'un autre temps ; et j'espère que vous ne direz que du vrai, et non des fabulations toutes entachées de ces polissonneries dégoûtantes qui sont votre lot ; on les verrait presque derrière vous, comme un sillage désagréable " répondit la Princesse, curieuse malgré elle.

Il dit :

" Voilà : je vais vous dire ce que je sais, car ce que je sais vous devez vous aussi le savoir, car vous êtes une merveille et une suzeraine et la fille d'une merveille plus grande encore. Voilà ce que je sais : il y a dans les appartements de feu votre mère une antichambre, une petite pièce, une pièce qui a trois portes : une qui donne sur les appartements de son altesse votre père, une sur un couloir puis dehors, dans la cité, et une vers des chambres cossues et mignonnes. "

" Je sais où est cette pièce, même si je n'y suis jamais allée, car elle est trop loin " répondit la jeune femme.

" Il y a dans cette pièce, qui fut à votre mère, toute à elle et très aimée par elle, car elle y faisait des arrangements pour son salut, il y a, entre autres choses étranges, un masque, un masque avec une voilette et des trous pour les yeux, des trous maquillés somptueusement comme pour une grande cérémonie. Il fut oublié là par une dame, il y a fort longtemps, aussi longtemps que vous. Je vous enjoins de le porter à votre visage, car ses yeux encore marqués des vérités d'autrefois vous seront riches d'enseignements et ouvriront votre

esprit à des secrets qu'il est temps pour vous de connaître. Voilà, c'était tout, tout ce que j'avais à dire. Voyez : je vous laisse maintenant, je me retire, je vous laisse car la contemplation de la merveille que vous êtes brûle mes yeux, les miens, d'un éclat qui longtemps déjà, il y a fort longtemps, m'a coûté beaucoup, beaucoup. "

De fait, il partit, ce qui soulagea la jeune femme d'une angoisse que ce petit bonhomme disgracieux avait toujours derrière lui.

Un jour passa, puis un second ; la Princesse, toujours couchée, semblait de plus en plus soucieuse. Au troisième, elle renvoya son monde ; puis elle attendit encore. Enfin elle se leva, et se dirigea vers les appartements de sa mère.

\*

Plus loin, l'armée avançait. Son pas était moins ferme, les chants moins hardis, car la route était déjà connue ; la lassitude petit à petit gagnait le cœur des plus braves. On repassa la frontière, on déplia à nouveau les étendards, les tambours et les trompettes. On alla au plus vite, au travers des champs, que l'on brûla méchamment, vers la ville la plus proche, qui attendait patiemment, avec ses drapeaux d'un blanc de nuage, que les troupes victorieuses viennent franchir leurs portes. Mais une fois que cela fut fait il y eut un horrible tapage, en lieu et place des chants de gratitude ; car, comme le Roi l'avait ordonné, les soldats avaient commencé à piller comme de vulgaires soudards. Les maisons brûlaient, les filles pleuraient, les hommes pendaient aux gibets ; on vit les chiens boire le sang dans les caniveaux et manger la chair de leurs maîtres égorgés ; les enfants courir dans les bûchers pour rejoindre leurs mères ; et de nombreuses autres atrocités : tant que la vertu détournait honteusement son visage de ce spectacle. Et le jeune homme, témoin désigné par un vouloir d'en haut, remplissait

son devoir avec répugnance. Il était cependant heureux d'être privé de ces joies barbares, car faire violence n'était pas dans ses ordres ; et il était fier de bien faire son travail.

Les fontes pleines, les chariots remplis, la cohorte reprit le chemin du retour, en silence, accompagnée par l'amertume des ordres bien exécutés et par un nuage plus sombre, celui du plaisir qui avait été pris et que l'on taisait par honte ; derrière elle, le couchant ne transformait plus la poussière de sa marche en poudre d'or mais faisait de la suie, qui salissait le ciel, un mur de plomb qui semblait se pencher lourdement sur la terre pour retomber bientôt dans le fleuve.



On sut vite que la Princesse s'était levée, car il y avait des yeux dans le palais. Mais bien peu surent où elle était allée, et pourquoi ; il n'y avait que le fou, le nabot méchant, qui en savait tout. Il était même à l'attendre dans ses appartements quand elle revint et il dit, il cria presque quand il la vit ainsi s'en retourner :

" Alors ? "

Il tremblait de tout son corps et sa voix chevrotait sous le coup d'une émotion forte et obscure.

" Alors, j'ai vu ce que je savais, que vous étiez un menteur : que vous m'avez menti, car ce n'est pas là une pièce que ma mère a fréquentée, ce n'est pas une chambre qu'elle aurait pu aimer. Je n'y ai vu que grossièretés et choses pour vous complaire. "

Le petit homme cessa de tressauter et de s'agiter, ses yeux s'ouvrirent grand, comme sa bouche, dont les lèvres pendaient bêtement comme étendard par jour sans vent. Il dit :

" Non, non. C'est vrai, vrai. C'est vous qui mentez. Vous mentez car vous n'y êtes pas allée, dans l'antichambre. Non, pas allée, car ce que je dis est ce que je sais. "

“ Que de ma bouche sortent des crapauds si seulement je mens ! Je ne vous ressemble pas, oh non, cela non, c'est vous qui mentez, vous et non moi, car il n'y avait là-bas rien de ma mère, absolument rien. ”

Le petit homme prit alors une mauvaise teinte rouge tandis qu'il se fermait la bouche avec la main, comme si elle voulait s' échapper. La Princesse s'inquiéta de le voir s'emporter, ricaner comme un âne ou un roquet, pris d'une crise affreuse à voir, à mordre le vide et ce qu'il pouvait, comme cela lui arrivait parfois. Mais il n'en fit rien : il courut vers la porte de son boudoir et s'enfuit.

Dans les jours qui suivirent, la Princesse fit cependant quelques voyages vers les appartements de sa défunte mère ; elle en revint plus atteinte que jamais ; elle gisait essoufflée sur un divan, sur un lit, sur des poufs ; elle ne mangeait plus, elle ne semblait plus pouvoir dormir, ou être toujours à demi assoupie ; elle portait toujours la même robe toute simple qui ressembla bientôt à un linceul. On voyait en elle comme un fantôme, un spectre blafard qui n'aurait jamais su partir de ce palais ; le souvenir d'une dame qu'elle devenait chaque jour un peu plus. On s'extasiait en murmures dans les couloirs sur ces ressemblances étranges qui tordaient un vieux mal endormi dans les entrailles du Roi. Il s'inquiétait et se rongea ; il pria pour se tromper, et en même temps il n'osait croire que les jours anciens aient vraiment su disparaître. Alors il fit appeler son fou, comme il avait toujours fait dans les moments d'angoisse, et il lui dit :

“ Toi, mon bouffon, tu vas aller dans les rues pour dire à tous les gens que demain est jour de fête, grande fête. Tu vas aller leur dire que demain est carnaval, que demain tous seront masqués et s'amuseront ; c'est là ce qui sera fait. Va et dis : que leur joie soit un exemple et un remède pour nous. ”

La fête passa, et la Princesse toujours s'alanguissait. Alors on en fit une autre, puis une autre, et encore une autre.

\*

Le jour vint où pendant ces fêtes incessantes les soldats retournèrent de campagne. On vit, depuis les hautes tours, le nuage de poussière grandir à l'horizon tandis que les lampions s'agitaient doucement en bas, dans la cité.

La colonne avait fière allure, avec ses armures rutilantes tout juste polies à la dernière halte, avec le riche butin entassé bien en vue sur les chariots. Mais partout le peuple dormait, affalé, épuisé par ses excès, ou continuait à boire et à ripailler devant les soldats fatigués de leur route. On entendit quelques rires épais, quelques grivoiseries : ce fut toute la liesse que l'ivresse avait laissée pour les combattants.

Si bien que ce fut un retour sans gloire ; et les soldats se taisaient, croyant que c'était là le reproche de leur barbarie. Le général lui-même se taisait, la tête basse.

La colonne, finalement, était entrée dans le palais. Tout le monde mit pied à terre et, d'un pas pressé et soucieux, leur chef alla droit à la salle des audiences où le Roi l'attendait.

En bas, on défaisait les attelages, on brossait les chevaux ; on comptait les hommes, on évaluait le butin. Bientôt on vint chercher le jeune homme, afin qu'il compare devant son Roi et son officier, pour qu'il fasse déposition de ce qu'il avait vu en faisant son office de témoin. Il se hâta donc vers la salle d'audience, une grande salle tout en haut du palais où les vents s'engouffraient sans cesse, tant l'altitude en était grande.

Le Roi lui dit alors :

“ Toi, toi que j'ai choisi pour témoin, dis-moi ce qui c'est passé là-bas, et si toi et tes compagnons avez bien fait votre travail de soldats. ”

Il affirma qu'il en était ainsi, il l'affirma et l'illustra de tant d'exemples brutaux que la sensibilité de la cour fut convaincue de son discours et voulut l'abrèger. Il fallait maintenant célébrer tout cela.

La Princesse quitta son lit et vint retrouver son ami. Mais elle semblait distante, elle ne regardait son cavalier qu'avec des regards nouveaux, durs et froids ; et elle avait les mêmes pour le nabot du Roi, qui maugréait dans un coin, navré des fêtes plus sauvages qu'il connaissait dans la basse ville. Elle aurait voulu l'appeler, le battre ; elle aurait voulu le prendre dans ses bras, l'entendre lui dire d'autres choses encore sur ces secrets qu'il gardait au fond de sa carcasse rabougrie. Elle tenait la main de son ami, et elle se détestait.

Pendant le chambellan distribuait à tous les guerriers un beau parchemin qui attestait de leurs exploits ; il était débordé. Il appela le jeune homme à lui :

“ Vous, mon ami, je vous prends quelques instants, quelques instants sur ce menuet je vous sépare de votre amie, car il me faut vous donner votre certificat ; un certificat de témoin, ce que je n'ai pas ici mais dans mon bureau, car c'est là papier bien rare à faire et à donner. ”

Et ainsi ils quittèrent le bal. Ils montèrent dans la tour, étroite et pentue, du chambellan ; finalement ils entrèrent dans son officine, qui était remplie de rouleaux jaunés jusqu'au plafond en un amoncellement menaçant.

Le vieux savant, après avoir plongé dans ses annales, en tira alors un parchemin doré, fermé par un sceau d'un bleu comme le ciel, et il le tendit au jeune homme, qui le prit.

Mais, dans sa fatigue, le vieil homme s'était trompé et avait fait don d'un autre document au jeune témoin. Mais personne n'y prit garde : ni le chambellan, qui était épuisé, ni le jeune homme, qui n'ouvrit pas son certificat.



“ Voici mes amis, voici ce que j’ai entendu de la bouche du bouffon, le fou mon ami qui sait ce qui se trame là-haut, au-dessus de nous. Voici ce qu’il m’a dit :

« A toi mon ami, qui toujours m’a écouté avec l’ouïe attentive d’un vrai compain, je vais dire ce que je sais, qui est ce que j’ai vu, car voilà : quand la Princesse s’est levée pour aller vers les appartements de sa mère je l’ai vue, je l’ai vue et je l’ai suivie, en silence et coulé dans les ombres, je l’ai suivie sans un bruit vers l’antichambre. La pièce, je la connaissais bien, un bon souvenir ; j’étais glissé entre les épais rideaux teints au pourpre et les murs froids, une bosse sous l’étoffe, et je ne soufflais pas, presque plus, je l’ai vue se pencher sur le vieux mannequin et prendre le beau masque, le masque aux yeux peints avec une voilette sur la bouche, je l’ai vue s’en saisir et le renifler, sentir la poussière et la moisissure qui remplaçaient l’haleine sur le carton au-dedans, l’essuyer un peu, un petit peu, et le glisser sur son beau visage, son visage pâle comme un souvenir et aigüé comme un regret. C’est ce que j’ai vu et ce que je sais est encore plus que cela, car je sais aussi ce qu’elle a vu, et cela tu devines comment je le sais, car j’ai entendu les vieilles histoires, je les ai entendues et j’en ai même vu un bon comptant, et ce qu’elle vit était ce qui ce soir-là s’était passé quand je regardais. Alors voilà ce qu’elle vit d’abord, debout à côté du mannequin et devant le miroir, la belle psyché qui parlait à la Reine et à toutes les reines d’un soir qui furent celle que je servais : elle vit un visage, un visage au long nez, aux cheveux hirsutes et rouges comme une carotte ou bien même comme une brique. Elle était là, devant ce miroir, devant le reflet d’un souvenir capturé par des yeux en carton. Elle regardait et se disait :

“ Non, non ce n’est pas là le visage de ma mère, ce n’est pas le sien, ce n’est pas possible, c’est une autre, ou c’est un autre visage de ma mère, mais ce n’est pas elle : ce ne sont pas ses lèvres, elles sont trop épaisses ; ce ne sont pas ses yeux, ils sont trop enflés et fardés ; ce ne sont pas ses seins, ils sont trop lourds et marbrés de veines épaisses. Non, ce n’est pas là le visage de ma mère, l’origine de mes jours, c’est autre chose. Autre chose. ”

Alors elle regarda le reste, d’un mouvement gracieux sur son cou élégant elle fit tourner son mince regard sur la pièce, sur les murs et les rideaux, où toujours et encore j’étais juste une petite bosse sous les draperies, une bosse discrète et essoufflée qui tenait la même place. Elle vit la même petite chambre, mais sans les objets grossiers qui faisaient une décoration obscène, des objets que le Roi m’avait chargé il y avait longtemps de lui trouver, c’était la chambre première qui avait été celle de la Reine et rien que la sienne, pas encore les souvenirs d’un autre qui avait refait son image, ni des souvenirs d’un temps passé avec d’autres qu’elle. Alors j’ai entendu la jeune Princesse, étonnée, je l’ai entendue se dire ce que je savais :

“ Mais c’est bien là une chambre que ma mère aurait aimée, c’est bien là ce que m’avait dit le pauvre fou, le laid. Mais j’ai vu, j’ai vu un autre visage que le sien dans ce miroir, et je ne comprends pas, je ne comprends pas que jamais elle ne soit elle quand elle devrait l’être. ”

Et alors j’ai su qu’elle garderait le masque encore un peu, un petit peu sur son minois pour savoir des bribes, des miettes, des détails, et qu’elle verrait enfin son père le Roi entrer en boitant dans la chambre, entrer dans le lit et entrer dans cette femme qui était un substitut de sa mère, de la dame qui fut sa génitrice. Elle saurait la tristesse des draps froids et humides, la déception de ne pas voir de petites fleurs étoilées et délicates s’épanouir là où le souverain avait posé ses lèvres, la répulsion d’avoir senti glisser sur sa peau et ses jambes un

moignon tout lisse et rose, le poids enfin d’un ventre qui des mois durant encore gonflerait d’une grossesse vulgaire comme une punition ; et cela pour accoucher dans de mauvaises douleurs de son ami, de ce soldat qui lui manque aujourd’hui, son frère pour moitié. Alors je suis parti, j’ai pu m’en aller, une brise qui a désempli les tentures, un léger soupir de vent, car c’est ainsi que j’étais devenu, léger, plus léger que jamais, à voir enfin la jeune Princesse, sans son masque, redevenue si belle avec ses yeux à elle, les yeux de la dame ; car son regard plus grave me faisait penser à elle, avec le secret maintenant enfermé en elle, le secret de cette dame, cette dame sa mère si belle. Elle savait et j’étais heureux, heureux enfin, une plume, de lui avoir montré ce qu’elle était. »

Voilà ce que m’a dit mon ami. ”

\*

“ Ton histoire n’est toujours pas plus gaie ”, lui dit le gros homme au visage d’oiseau.

“ Il n’y pas de vraie joie à vivre là-haut ”, dit son ami qui était boucher. “ Au moins avons-nous ici bas un peu de vin pour nous consoler, au lieu de ces jeux pervers. ”

“ Oui, par bonheur et par chance nous avons le vin avec nous ” conclut le troisième convive, “ qui est bon remède contre l’amertume. ”

Le gros oiseau reprit :

“ Mais il en voit des choses, ton ami, que j’aimerais bien voir moi-même. ”

“ Hé ! Il a bien raison de s’amuser sur le dos de ces tristes sires, s’ils ne veulent pas qu’il les amuse ”, répartit le bœuf.

“ Oui, il a bien raison de faire le cynique ” finit avec fierté le troisième larron. Puis ils en restèrent là car ils voyaient, sous le masque du petit homme, son menton prendre, sous une mince pellicule de transpiration brillante, une vilaine teinte rougeâtre.

# L a C h u t e .

ON AVAIT VU À PLUSIEURS REPRISSES l'ombre d'un cavalier sur les routes les plus éloignées et les moins empruntées de tout le royaume. On l'avait vu tantôt au couchant, comme une ombre fuyant la fatigue du soleil ; on l'avait vu en d'autres heures, lorsque la pluie fait la journée d'un gris monotone ; on l'avait deviné enfin aux premières lueurs du petit matin, fraîche silhouette dans le brouillard ténu. Certains disaient qu'il y avait derrière ce voyageur insatiable deux êtres bien différents, mais rien ne venait confirmer cette hypothèse qui n'attisait pas assez la curiosité des gens de la contrée pour devenir une vraie interrogation.

Mais cela faisait effectivement longtemps que ce pèlerin arpentait la terre de ce royaume, toujours plus loin et toujours plus avant. Car ce que peu savaient, c'était qu'il avait bien entamé le plus grand des périple : il allait au bord du monde ; il cherchait avec opiniâtreté la dernière frontière, où roulaient les eaux d'un fleuve terrible et définitif.

Sous les sabots de sa monture il avait vu passer les pavés crottés des grandes villes, la boue des chemins, les dalles plates et fissurées des routes impériales, la poussière dorée des sentes étroites et sèches. Il avait vu tout cela défiler et plus encore ; tant et tant qu'il ne remarquait plus rien. Il avait coupé au travers de nombreuses villes, d'une multitude de villages. Certains étaient étranges, et restaient encore présents dans son souvenir : il avait vu une bourgade où toutes les fenêtres étaient murées et faisaient autour de la place du marché comme une muraille muette et accusatrice. Il avait vu une cité où on ne parlait qu'aux quarts d'heures et où le reste de

l'horloge était consacré aux méditations, aux recueils et aux macérations.

Partout, quelle que soit la coutume, il s'arrêtait pour demander poliment son chemin, avec déférence mais d'une bien étrange façon. Voici ce qu'il disait :

" Excusez-moi, excusez-moi mille fois car je vais vous poser une question très étonnante, mais je vous la poserai sans curiosité et sans chercher à en savoir la vraie réponse, car vous ne pourrez effectivement m'aider que si vous ne connaissez pas cette dernière. Voilà : pouvez-vous me dire où vous habitez ? "

On lui répondait par un oui, le plus souvent, ou on lui demandait ce que cela pouvait bien lui faire. Toujours il remerciait, car toujours il voyait que les gens qu'il abordait savaient bien d'où ils venaient, même s'ils ne voulaient le lui dire. Alors, souriant sous les insultes, il remontait en selle et reprenait son errance, allant toujours vers la fin des cartes.

Un jour cependant, alors qu'il posait à une petite bergère sa sempiternelle question en tremblant, car il faisait bien froid et les premières neiges se préparaient, il la vit réfléchir et lui répondre d'une façon un peu inhabituelle :

" Je sais bien d'où je viens, moi, même si je ne suis pas une étrangère comme vous. Mais je connais une vieille dame qui vit là-bas, près des marais, où le fleuve passe avant de repartir vers la capitale et son palais démesuré. Elle est dans sa maison, ce qu'elle oublie rarement. Mais je suis sûre et bien sûre qu'elle aimera beaucoup votre question et que vous pourrez en parler avec elle. Et, de plus, près de sa maison il fait toujours plus

doux, en cette saison. Cela fera du bien à vos os. "

Il la remercia en souriant et se dirigea selon ses conseils. Bientôt il vit la petite mesure délabrée, non loin des rives du fleuve, d'où par un trou de la toiture s'échappait un mince filet de fumée. Tout autour la neige fondait, devenait une boue froide où se mélangeaient des feuilles mortes comme si l'on était encore en automne.

La vieille sorcière, qui était alors dehors à écouter l'eau couler, avait vu s'avancer vers elle le jeune voyageur sur son beau destrier. Elle lui trouva le teint pâle, la silhouette trop élancée, trop maigre. Elle se dit en elle-même que vraiment, oui, vraiment, il ne lui était guère sympathique, du moins pas trop ; mais elle se leva malgré tout, car sa jeunesse lui faisait monter l'eau à la bouche.

Il vit alors à son tour la vieille femme. L'âge l'avait tordue, courbée jusqu'à la hauteur d'un arbuste contrefait. De sa haute taille il ne restait plus qu'une sorte de maigreur, de son port altier un souvenir lointain qui imposait à ses visiteurs une retenue que la crasse et la suie n'avaient pu recouvrir. Elle avait un vieux tablier par dessus des guenilles d'un gris disparate, les restes d'une solide robe toute droite et autrefois blanche que l'usure avait entamée jusqu'à la corde, et les cendres teinte de leur couleur sans éclat.

" Alors dis-moi, cavalier, ce qui t'amène par ici ", lança la sorcière.

Il lui dit qu'il cherchait le fleuve qui ceint le monde, et par delà lequel on entre dans le pays de la mort. Et ce faisant, il ne pouvait

détacher son regard des chiffons de la sorcière, qui lui rappelaient quelque chose qu'il n'arrivait à voir clairement.

" Ah, ce n'est pas loin d'ici " répondit-elle, et elle cracha de sa bouche un crapaud qui rebondit sur le sol.

Le jeune homme, pris de surprise, s'exclama et chercha à comprendre ce prodige.

" Je t'ai menti, voilà ce qui s'est passé. Mais rassure-toi, c'est aussi ce qui t'attend désormais, désormais que tu as parlé avec moi. Nous partageons maintenant ce don : tu ne pourras plus mentir, ou les crapauds sortiront de ta bouche avec les sales paroles. Et cela est encore mieux, car tu ne pourras même plus dire une méchanceté, sinon il t'advientra la même chose. "

" Allons, ce n'est pas possible " dit-il. Il sentit aussitôt une bête froide s'agiter dans sa bouche, dérapant sur sa langue et se frottant sur le dedans de ses dents. Il cracha alors un crapaud qui s'éloigna par petits bonds tandis qu'il s'essuyait les lèvres, se les essuyait jusqu'à les faire saigner. Son palais prit un mauvais goût de vase, et l'eau croupie du fleuve que lui fit boire la sorcière n'y apportait pas remède. Il ne cessait de geindre, la bouche gonflée, et il maudissait la vieille dame, mais à demi-mots seulement, car il craignait de cracher à nouveau un anoure plus gras encore.

" Hé hé ! Tu maugrées, mais je n'en ai cure, car bientôt tu me remercieras, tu me remercieras chaudement, car je sais quelle est ta route. "

Il lui répondit qu'il ne la croyait pas ; même si de ses yeux vus il n'avait pas vu de crapaud couler de sa bouche en agitant ses pattes palmées, il ne la croyait pas et ne la croirait plus. Et ce disant aucun animal ne s'échappa de ces lèvres, car il était des plus sincères.

" Allons, allons. Je peux te dire ce que tu

cherches, et où le trouver. Et ce faisant ce que tu es, et comment le devenir. "

Il dit et répéta avec cœur qu'il n'en croyait pas un traître mot. Il continua :

" Et quel augure serait-ce que de me rappeler ma destination, puisque je la connais et vous l'ai annoncée ? Non, je ne vois pas en vous une devineresse. "

" Et que sais-tu donc sur ce lieu que tu cherches avec tant d'obstination sans jamais le trouver ? "

" J'en sais long, suffisamment pour réussir un jour à atteindre ses rives. Car un homme de grand savoir m'en a dit beaucoup, un homme que peu à ma connaissance peuvent se vanter d'égaliser en des domaines tels que ceux qui nous intéressent, car le Roi lui-même, et son père avant lui, lui avaient donné le lit de leurs oreilles pour qu'il y étende ses secrets. Il siège dans le palais, le grand palais qui est au cœur de notre royaume, et voici ce qu'il m'y a dit lorsque je me suis enquis de ma quête auprès de lui :

« Le chemin que tu entames, jeune homme, est des plus difficiles. Et le fleuve que tu cherches, le Styx, car tel est son nom, est comme son frère l'Acheron : un long serpent de nuit qui coule ailleurs que sous nos cieus, qui va plus lentement encore que les instants de douleur, et plus vite que ceux qui précèdent la mort.

Il glisse au fond d'une gorge profonde, qui coupe le monde comme un coup de sabre. Il te faudra un journée entière pour y descendre, peut-être plus, et plus longtemps encore pour en sortir. C'est le caniveau du monde ; il y règne la puanteur la plus fétide, car toute la nature y vient mourir. Les immondices les plus divers s'amoncellent sur ses rives où aucune végétation ne pousse pour les recouvrir, et le jus de leur putrescence rend

ses eaux noires et épaisses comme un sommeil trop lourd.

Il est comme l'océan sans le ressac : une masse énorme et sombre qui avance seule et comme sans but, qui avance parce qu'elle est faite pour cela, comme les jours devenus siècles ; c'est cela exactement qu'est ce fleuve. Des temples construits par les titans le bordent, depuis une antiquité plus ancienne que celle qui se fait au cours du passage des heures. Et sur l'autre rive, sur celle où l'on n'accoste jamais, les squelettes de ces géants se tiennent vacillants, balançant leurs grands os dans l'air épais de la nuit en un mouvement ralenti, pesant, comme pris dans une eau bourbeuse. On entend les craquements qu'ils font en bougeant de la sorte résonner dans les gorges de pierre qu'ils ont autrefois creusées, des craquements au-delà de ce que l'on peut ouïr, si sourds, si profonds et si lointains que ce sont comme des déchirements distants et graves, très graves. Des vagues énormes roulent sous ses eaux, au son de ces grognements abyssaux, sans jamais crever la surface huileuse ; elles roulent sans se briser, sans écumer, comme le dos de grandes bêtes qui glisseraient par en dessous.

Si tu touches de ses eaux, si tu respirez ses embruns, si tu bois à son onde, alors tes souvenirs te quitteront, aussi sûrement que je te le dis. Et si ce que l'on dit est vrai, les gens qui vivent là-bas ne se souviennent plus de leur maison, ni ne savent y revenir. Ils écrivent leur nom sur leur porte d'entrée, pour être sûrs de leur refuge. Tu n'auras donc qu'à trouver des gens qui ne savent plus où ils habitent, et tu ne seras plus très loin de ton fleuve. Telle est la seule chose utile que je puisse te confier pour mener à bien ta tâche : cherche un pays où tu trouveras tels habitants, et tu ne seras alors plus très loin de la falaise au pied de

laquelle coule lentement le trépas. »

Voilà ce que m'a dit cet homme de savoir, et c'est à ces prescriptions que je me conforme. "

La vieille femme l'avait écouté avec attention, mais elle lui dit alors :

" Ton homme était effectivement très savant, mais tu as une tête de linotte, car si les habitants de cette contrée ne savent plus où ils habitent, ils ne sauront te dire où aller pour rejoindre le lit du fleuve. "

Le cavalier se tut, l'air pensif et dépité.

" Alors écoute bien ", reprit la vieille. " Je vais te raconter quelque chose qui vient de toi, que tu es seul à connaître. Et après cela tu seras bien obligé de me croire, de croire que je sais des choses qui sont cachées au creux de ta vie et qui, sans être un savoir de l'ordre des choses du monde telles que celles que savaient le chambellan ton conseiller, pourront malgré tout conduire tes pas. "

Elle le fit alors cracher trois fois dans son pot, agita le tout et se pencha sur le récipient.

" Ecoute, écoute bien ce que je vais te dire : je ne vais d'abord rien raconter d'autre que tu ne saches déjà et que tu n'aies déjà vu dans ta vie écoulée. Je le dirai et pendant ce temps tu te tairas, car si tu m'interromps je ne pourrais rien te dire de plus qui puisse t'éclairer. Je vais te raconter une histoire de toi, d'abord d'autrefois, puis d'un peu plus tard : oui, un peu plus tard je te dirai quoi faire et où aller car il a été dit que tu feras ainsi. Alors écoute, écoute mon histoire de toi :

« C'est dans une grande salle cernée d'arcades ouvertes au vent des hautes altitudes et baignée par les flottements des oriflammes et des tentures. Il y a quelques marches, avec à leur sommet un trône de pierre imposant, sur lequel est assis le Roi de notre pays, le cœur

décoré de médailles brillantes, la poitrine ceinte d'un ruban de magistrat, le pied avantageusement remplacé par une patte embaumée de quelque animal sauvage et puissant. Il a mandé un jeune soldat, un jeune homme qui a ton visage, c'est toi que je vois devant lui maintenant s'avancer. Il te dit alors :

" Toi, noble soldat... " Il s'arrête car il a oublié ton nom, et toi qui ne le sais pas t'inquiètes comme une mouche prise dans le miel. Mais il reprend, tu respires à nouveau : " Toi qui déjà à mon service t'es illustré, je te demande encore une fois d'intervenir pour le bien de mes affaires. Je te le demande, plus seulement en mon nom, ni en celui de notre pays, mais sur l'insistance de ma fille, qui m'a confiée cette requête pour toi. Regarde, c'est là un vieil objet, un masque que j'avais oublié ; regarde comme il est beau, et fin, et bien maquillé. Regarde-le et prends-le, car c'est de lui que tu dois te charger : tu dois aller le plonger dans les eaux du fleuve de l'oubli, dans les eaux du fleuve qui ceint notre monde et le sépare des terres de la mort. Voilà, voilà quelle est la très noble tâche qui t'échoit ; et je t'en prie, entends au travers de ma bouche les paroles de ma très tendre et douce enfant. Va maintenant, va vers le bord du monde, car c'est là ce que veut celle qui à mon cœur seule encore compte un peu et car tel est ce que je veux, dans l'espoir de la voir par cette quête guérie de sa langueur étrange. "

Et tu rends visite, après quelques heures et peu de temps avant ton départ, à cette jeune dame. C'est toi, c'est ton visage que je vois devant elle, puis c'est le même que je vois quitter ce palais vide et immense sur le fier cheval qui broute aujourd'hui l'herbe maigre devant ma mesure, crotté et éreinté. Toi qui

bats ses flancs avec une joie étranglée que tu ne veux reconnaître et que tu tapis très au fond de toi, très au fond, là où seuls les crapauds peuvent vivre, et tu fuis avec une grande douleur ce doux palais, et pourtant un grand soulagement te poursuit, tu sens à nouveau devant toi un air sans parfum, tout vide, qui ne t'étouffera pas, qui ne t'enivrera pas. Tu galopes, tu cours bien vite vers le bord du monde que tu crains trop près, tu voudrais retourner vers le château et quelque chose qui là-bas t'appelle mais tu es content, content aussi d'aller à bride abattu vers l'horizon, tu ne comprends pas pourquoi il est si dur de partir, pourquoi chaque fois qu'un sabot touche le sol c'est comme une déchirure dans ta poitrine, ni pourquoi des ailes de joie te poussent à cet instant et te tirent encore plus vite. Tu ne sais pas pourquoi tu es joyeux ; une joie qui te fait honte, une telle honte que tu n'oserais retourner au palais avec elle encore tapie au cœur, alors tu fouettes de plus belle ton destrier et tu fuis, tu fuis plus vite parce que tu as honte, et tu pleures de chagrin et de bonheur confondus. » "

Elle leva alors les yeux de son bol pour voir le visage du jeune cavalier. Il était tout pâle, crayeux ; ses mâchoires étaient serrées à faire grincer ses dents et presque à les casser. Il dit :

" Non, c'est faux ! " Mais un crapaud sauta de sa bouche et roula dans les cendres, et à nouveau il rit et pleura comme un idiot, tout blanc et malade. Il dit :

" Je te crois, vieille dame, et je veux bien que tu me dises ma bonne aventure. "

Elle se pencha à nouveau sur son bol et dit :

" Alors je vais maintenant te dire un rêve,

un rêve à toi, que tu as peut-être déjà fait ou que tu feras plus tard, et après cela seulement je pourrais te dire comment tu devras agir pour aller vers ta destination. Voilà :

Tu es dans une forêt. Tu cours, et il fait nuit. Tu te sens ballotté, secoué au gré des nids de poule et des racines faisant bosse, et tu te dis alors que tu ne cours pas, mais que tu es porté, porté dans un coffret chaud et gluant dont les parois parfaitement closes sont de l'os et de la viande. Tu es essoufflé et tu te dis en toi-même :

« Je suis prisonnier d'un organe creux et agité en tous sens, cogné à droite et à gauche, une bille dans un grelot, une bille qui résonne dans le vide et se fait battre par les murs de sa geôle, je cogne à droite et à gauche, secoué par les cahots d'une course qui m'emporte mais qui ne me concerne pas. »

Cependant l'air est froid, tu le sens sur ta peau, et cela n'est pas comme un rêve. Tu cours entre les arbres et tu entends une voix, une voix très loin qui t'appelle par ton nom et cela t'effraie et te glace encore plus et tu cours plus vite ; tu es agité en tous sens, de plus belle ; tu sens une nausée qui petit à petit t'envahit ; tu cours, loin de cette voix qui te hèle, et tu l'entends encore même si tu ne sais plus si elle sait ton nom ou celui de ce qui te porte. Tu es juste malade maintenant, cela seul t'importe, cela et ta fuite car si tu te retournes, tu le sais sans savoir comment, si tu te retournes tu périras, quel que soit ton nom, qui est celui que crie la voix. »

Elle leva alors les yeux de son bol pour voir le visage du jeune cavalier, qui était toujours aussi pâle. Il lui dit :

« Bien, maintenant que tu as dit ce que tu avais à me dire, dis-moi ce qui me sera utile et ce qui peut m'aider à aller vers ma destination. »

Elle se pencha à nouveau sur son bol et

dit :

« Je vois ton chemin, celui que tu vas suivre : il passe par la prochaine auberge que tu croiseras. Elle est au-dessus des eaux de ce fleuve qui coule devant ma maisonnée et aussi devant le palais trop grand d'où tu viens. Tu y trouveras quatre compagnons réunis par le vin ; avec eux tu joueras aux cartes ce qui t'appartient, et ton chemin alors se dessinera.

Mais il y a une chose cependant que tu devras faire avant d'aller là-bas : c'est te défausser de ton cœur et le laisser en bonne garde ici, dans mes pots ; tu viendras le reprendre, ta quête terminée, car aucun cœur ne résiste au grand fleuve, pas même les plus rabougris. Ne t'inquiète pas : j'en prendrai grand soin, et il ne sera pas perdu ; tout ce que tu verras il le verra aussi, tout ce que tu sauras il le saura aussi, et peut-être bien mieux que toi. »

Ne voyant de crapaud tomber de la bouche de la sorcière, le voyageur défit alors sa chemise et tendit son buste vers la main de la vieille dame. Promptement elle lui prit son organe et le remplaça par une belle pierre. Puis elle referma délicatement la plaie d'une main tremblante de satisfaction et d'impatience comblée, car c'était là en fait ce qu'elle voulait depuis le début : son cœur jeune et bien vaillant, agité de courtoise manière ; mais elle savait maintenant qu'il serait plus amer qu'elle ne l'avait d'abord escompté, moins vif et consistant aussi, et elle en concevait quelque déception.

Le voyageur se leva alors et repartit sur sa monture, en remontant le cours du fleuve. Il partit en toute hâte, bien que rien ne l'y obligea ; il y mit toute la diligence qui convient à une fuite.

\*

Quelques jours plus tôt, la sorcière était au bord du fleuve à puiser de l'eau pour ses décoctions quand elle vit venir vers sa maison un cavalier épuisé par la route, monté sur une rosse efflanquée. Elle lui trouva le teint sanguin, la silhouette trop courte, toute ramassée et contrite, la complexion enfin d'un nain. Elle se dit en elle-même qu'il ne lui était guère sympathique, du moins pas trop ; mais elle se leva malgré tout, car elle espérait un peu de mesquinerie à son commerce.

« Alors dis-moi, cavalier, ce qui t'amène par ici », lança la sorcière, tout en le regardant avec les yeux insistants de quelqu'un qui ne reconnaît pas un souvenir.

Il lui dit qu'il cherchait quelque chose qui lui manquait cruellement, sans pour autant savoir quoi. Et lui aussi la regardait avec insistance, ne parvenant à démêler un émoi qui nageait sous la surface épaisse de sa mémoire.

« Ah, voilà qui n'est pas très malin et bien à l'image de ton visage contrefait ! » répondit-elle, et elle cracha de sa bouche un crapaud qui rebondit sur le sol.

Le nain, pris de surprise, s'exclama et chercha à comprendre ce prodige.

« J'ai dit du mal et voilà ce qui se passe. Mais c'est aussi ce qui t'attend, désormais que tu as parlé avec moi. Nous partageons maintenant ce don : tu ne pourras plus médire ou les crapauds sortiront de ta bouche. Et tu ne pourras même plus dire un mensonge, sinon il t'advientra la même chose. »

« Allons, c'est bien là un don que je laisserai volontiers à mes amis, ces goretts de la cour et ces pourceaux des bas-fonds ! » Il cracha alors deux crapauds et, tandis qu'il s'essuyait les lèvres avec un air songueur, ils s'éloignèrent par petits bonds. « C'est donc bien vrai » dit-il,

et comme il ne crachait pas plus d'animaux répugnants, il se convainquit de l'efficacité de ce sortilège.

" Allons. Je peux te dire ce que tu cherches, et où le trouver. Et ce faisant ce que tu es, et comment le devenir ", lui dit-elle.

Il répondit alors :

" Je te crois, vieille dame, et j'accepte volontiers ton aide en cette quête qui est la mienne. Que dois-je faire pour procéder selon tes usages ? "

Elle le fit alors cracher trois fois dans son pot, agita le tout et se pencha sur le récipient.

" Ecoute bien ce que je vais te dire : je ne vais d'abord rien raconter d'autre que tu ne saches déjà et que tu n'aies déjà vu dans ta vie écoulée. Alors ne m'interromps pas, même s'il n'y a rien de nouveau pour toi en cela, car le charme serait rompu et je ne pourrais aller plus loin. Alors voilà mon histoire de toi, celle que je vois :

« C'est dans une chambre coquette et luxueuse à la fois ; le sol est couvert de douces fourrures qui tiédissent le pavement fait de pierre rare et lisse ; les murs sont cachés sous des tapisseries délicatement tramées et le plafond barré de poutres de cèdre si épaisses qu'elles sont des troncs ébarbés. Il y a au centre de la pièce un grand lit, entouré de rideaux ouverts sur des matelas, des épaisseurs de matelas, et des fourrures, et des édredons. Au bord de ce lit est assise une jeune Princesse, la Princesse qui est dans le grand palais en ruine, et face à elle je vois un jeune homme en tenue de route et un nain, un nain fait à ton visage, un nain qui te ressemble comme un nain ressemble à son prochain. Tous les trois, les trois personnages ont le visage tourné vers le bas, les regards qui s'échappent de peur de se croiser, et la Princesse parle

alors, parle au jeune homme en regardant ses chausses :

" Mon ami, vous que je connais depuis mes premiers jours, mes premières heures, je vous envoie vers une pénible destinée. Et pourtant sachez que ce que je vous demande, je ne le fais pas au hasard, je le fais car vous êtes plus concerné par cette affaire que vous ne devrez jamais l'apprendre. Voilà ce que je vous demande, ce que je vous demande très expressément : ne regardez jamais dans les yeux de ce masque, je vous en prie ; jamais ne portez ce beau masque à votre visage. C'est très peu, ce que je vous demande, très peu, et pourtant c'est un chemin si long qui vous enverra si loin de ce château, si loin de moi ! Je vous en prie, prenez garde, prenez garde à vous, car ma requête me rend votre vie plus chère : j'aurai bien du mal à faire mourir quelqu'un, bien du mal à le supporter. Alors prenez garde : ne touchez pas l'eau de ce long fleuve noir, n'enfilez pas le masque, et méfiez-vous lorsque vous serez sur les berges de cet endroit sinistre aux exhalaisons pernicieuses. Tenez : prenez ce papier, tout ce que je viens de vous dire y est noté, au cas où votre tête vous échapperait ; et prenez, prenez ce mouchoir, il est à moi, et mon nom y est brodé. Portez-le devant votre souffle lorsque vous descendrez vers les eaux grasses du Styx ; il fera de mon affection un rempart contre les vapeurs délétères de cette rivière de malheur. Voilà, voilà tout ce que je peux dire, mon ami ; faites cela pour moi, puisqu'enfin je vous le demande, et revenez-moi. "

Elle se tût, gauche et raide sur ses matelas, trop haut-perchée pour pouvoir toucher le sol de ses pieds. Pourtant elle l'aurait voulu, elle aurait voulu aller vers le jeune homme, mais elle était trop faible ; alors elle tendit timidement la main, avec son mouchoir, et lui

le prit, prit le mouchoir aussi timidement, et leurs mains à travers l'étoffe se touchèrent sans se sentir.

Alors le nain se mit à sauter sur ses deux pieds, tout bouffon, criant :

" Embrassez-le, embrassez-le ! ", et de se dandiner, d'une jambe sur l'autre, tandis que toute sa face écumante, cette face rougeaude qui est comme la tienne, prenait la teinte d'une pomme trop mûre : " Embrassez-le ! "

Elle l'embrassa alors, sur le col de sa chemise, puis sur l'étoffe de l'épaule, puis sur le revers de la cape. Et partout où ses lèvres avaient touché le tissu, il naquit dans la trame une étoile rouge qui grandit jusqu'à dessiner une fleur de carmin qui palpitait doucement dans le mouvement des plis de l'habit.

" Embrassé, embrassé ! Bien, bien, c'est là l'usage : avec les lèvres, bien ! Sur la peau, sur la peau ! "

Il bavait le petit bouffon, il bavait et les deux jeunes gens devenaient presque aussi rouges que lui, ils avaient honte d'être si bêtes l'un en face de l'autre, ils avaient honte de l'entendre, honte de lui et faisaient comme s'il n'était pas là, comme on fait d'habitude.

Le jeune homme était très embarrassé ; embarrassé d'une joie dont il ne savait que faire, et embarrassé de ces fleurs qui éclataient malgré eux deux de teintes vives et profondes, de belles couleurs qui brillaient devant tous les yeux. La Princesse détourna le regard, rougit, pencha la tête vers le plancher. Une larme de honte coula devant ce bouquet impétueux. Le jeune homme courut vers la sortie, comme s'il n'avait rien vu de cette tristesse soudaine, comme s'il ne la connaissait pas. Il avançait courbé sur ses fleurs, pour que personne ne les voit et, le visage en son giron, s'enivrait de leur odeur, un relent âcre de sa transpiration. » "

Voilà ce que dit la vieille femme.

“ Et le nabot courait aussi vers ses appartements ” dit le nain, “ mais il s’effondra en route, il finit par se rouler à terre dans un couloir, terrassé, apoplectique, en rage, et tout le monde, tout le beau monde l’évitait, poliment, sans rire, sans se moquer, et cela l’enrageait encore plus, il étouffait dans leur dédain et vomissait leur compassion, il voulait les mordre, il était un roquet, un mauvais roquet, un chien sans grandeur ”, finit le petit homme.

“ C’est cela ” répondit la sorcière, puis elle reprit : “ mais tu m’as interrompue, et je ne puis plus rien te dire. ”

Le nabot alors devint tout navré ; sa figure s’affaissa et il demanda :

“ Vraiment, tu ne peux plus rien pour moi ? Sais-tu, sais-tu maintenant que tu as lu en ma salive combien elle est vide, combien mes paroles sont creuses, combien ma poitrine résonne tant mon cœur est absent, tant ma vie est déserte ? C’est là ce que je cherche, un cœur plus impétueux, plus vivant, qui serait agité par une image, un souvenir, quelqu’un enfin ; un cœur qui serait utile : c’est cela que je cherche. Me sentir utile, attendu, ou pas même attendu, juste que l’on regarde ma présence sans en être surpris. Je t’en prie, quelques mots seulement, quelques paroles pour me dire où trouver, où chercher ; j’ai un grand trou plein de vent dans la tête, une mémoire qui s’emplit de jours tous aussi gris, les uns après les autres gris, tous pareils, tous du vent mouillé ; je suis comme une outre remplie d’eau tiède, une outre lourde et molle, trop pleine pour être encore agitée de vagues ou de remous. Je me souviens de petits sursauts, de petits jeux humides et sales, mais aujourd’hui ils ne sont qu’un peu plus d’eau dans le récipient flasque que je suis. Un temps j’ai cru m’émouvoir pour un souvenir, une

liqueur plus forte, l’image d’une dame morte, ma Reine ; mais même cela a fini en eau, en eau tiède à peine troublée. ”

“ La Reine est morte ? Qu’en sais-tu ? Je sais moi qu’on l’a envoyée croupir dans les marais ” le coupa méchamment la sorcière, si méchamment qu’elle cracha un crapaud aux pieds du petit homme, un gros crapaud rempli de fiel. “ Ecoute, je vais t’aider : tiens-toi dans une auberge, la prochaine qui croisera ta route. Fais-y profession de jeu et je t’enverrai un jeune cavalier, un autre voyageur comme toi, pire encore, car il n’a même pas la force de chercher ce que tu poursuis avec tant de hargne ; il se laisse balloter, mais il est plus jeune : peut-être pourras-tu faire de sa fraîcheur la fougue qui lui fait défaut. Attends-le et dépouille-le avec tes cartes de ce qu’il a de plus cher. Voilà tout ce que je peux faire. ”

Et ce disant elle cracha un crapaud.

“ Tu me mens ? ” s’enquit le nain.

“ Non, je ne fais que dire du mal, car envoyer ainsi cet homme vers toi n’est pas acte très charitable. ”

Et comme aucun animal verruqueux ne bondit de ses lèvres, il la crut. Il se leva alors, et repartit sur sa monture fatiguée en remontant le cours du fleuve.



Le Roi, à la porte de la chambre de sa fille bien-aimée, entendait sa respiration sifflante, ses soupirs et ses longs silences. Il était pâle, l’appétit l’avait quitté : l’angoisse dormait dans son ventre. Il ne savait que faire pour soulager son enfant et retrouver un peu de paix.

Alors il fit appeler son fou ; on alla le

chercher ; il fallut un certain temps, mais on finit par le dénicher : on lui amena. Il lui ordonna de divertir sa fille ; c’était là une requête inhabituelle : elle flatte le nain, qui avait oublié que c’était là son office, et qui se crut drôle de nature. Il entra, tout fat, dans la chambrée.

“ J’ai eu un rêve ”, lui dit la Princesse.

“ Tiens, c’est étrange, mais moi aussi. Je courais dans des bois épais, j’étais un petit chien, et c’était un rêve affreux et bien désagréable, j’avais froid, très froid dans la futaie, et je me suis réveillé tout nu sur mon lit, les couvertures étaient tombées au sol. Je vous raconte cela mais c’est sans intérêt, ce n’est que pour vous divertir, comme me l’a demandé votre père le Roi. ” Et pendant tout son récit il mimait par des grimaces idiotes la fable qu’il racontait.

“ Moi aussi j’ai fait un rêve, et vous y teniez une bonne place ” lui répondit la Princesse dans un souffle. “ C’est un songe étrange, qui ne m’a pas plu, pas plus que le vôtre. Je coulais dans une eau profonde, dans un tunnel étroit, ouvert sur le haut et le bas : c’était un puits. Mais je voyais votre visage tout rouge et flétri au-dessus du mien, dansant au gré des vaguelettes, tandis que mollement je descendais. Je n’étouffais pas, j’entendais votre voix : c’était comme si je n’avais pas été dans de l’eau, et pourtant je savais bien que c’était le cas, que je coulais pour de bon. J’essayais de vous parler, mais vous ne m’entendiez pas ; et les bulles que faisaient mes mots dans l’onde crevaient la surface sans se défaire, continuaient à monter au-dessus de votre tête sans que vous sembliez les voir. Je compris alors que vous ne me voyiez pas, vous, de votre côté ; que vous fixiez la surface de l’onde non pour me regarder sombrer mais

pour parler à votre reflet, pour parler tout seul. Et vous vous disiez :

« Je ne te veux pas de mal, au contraire, oh oui, au contraire, mon compagnon. Va, va maintenant leur raconter comme tu pleurais toi aussi sur ton lit, dans notre palais trop grand, car je t'ai vu, et je sais que je n'étais pas le seul à sangloter en me demandant pourquoi on m'avait si charitablement recueilli en ce palais, en me demandant comme toi ce que je pouvais bien y faire. Nous y étions malheureux ; mais mieux qu'ailleurs : et ce n'en était que pire, que pire. Car ni toi ni moi ne méritions ce nid si doux et agréable, moi le monstre et toi le fils caché d'un nuit sordide. Moi au moins j'étais laid et difforme, c'est une tradition que la charité pour les contrefaits de mon espèce, je le sais et le savais ; mais toi, toi tu as encore à apprendre là en bas sur ce que tu faisais en ce château. Va, et bon courage ! »

Et je compris que vous parliez à mon ami qui est aujourd'hui sur les routes, par ma faute. Je compris que ce n'était pas moi, ni votre reflet, que vous voyiez, ou peut-être un reflet très flou, mais que c'était lui, lui que vous voyiez plonger dans ces eaux étroites et alors, alors seulement j'ai eu peur, j'ai senti la morsure glacée de l'onde sur mon corps et la brûlure de l'asphyxie dans ma gorge. »



“ Tu ne nous raconte plus grand chose, ces derniers temps », dit le gros homme avec son masque d'oiseau.

“ Enfin tu vois bien, tu vois que je m'applique à mieux jouer, car la science des cartes m'est peu familière et mon ami, le fou de la cour du palais des palais, m'a dit de m'y appliquer

pour lui rendre un service, un service contre toutes ces histoires qu'il me raconte et qui font votre déplaisir », lui répondit le petit, très petit homme, sous son masque de grenouille.

“ Que tu t'appliques, cela se voit, mais tu n'es pas très présent au jeu, cela je peux te le dire », lui dit alors le boucher sous son masque de bœuf, qui ne lui seyait pas trop.

A ces mots, la porte de la taverne s'ouvrit et l'on vit s'avancer, dans la lumière des lanternes, au travers de la fumée que levaient les pipes, un grand cavalier au teint pâle de fatigue. Ses effets étaient crottés, poussiéreux, sa cape mouillée par la pluie et les embruns que le fleuve faisait, en rugissant, en bas des falaises qui béaient à quelques brasses de la porte de l'auberge. Il s'avança vers les joueurs et leur demanda poliment s'il pouvait se joindre à leur tablée. Le masque de grenouille répondit vivement et très vite, très agité, qu'il le pouvait bien entendu, et il appela la serveuse pour qu'elle apporte un peu de boisson et de chaleur au nouvel arrivant.

“ Tu veux jouer, tu veux jouer, bien, cela est une bonne chose. Et que veux-tu boire ? ”

Le jeune homme, qui s'installait, se trouva tout penaud, ne sachant trop quoi dire ; on lui avait dit de venir jouer dans cette auberge, on ne lui avait pas parlé de la boisson ; il avait peur de déroger à quelque obligation par une parole déplacée. Le petit homme vit son hésitation : il comprenait très bien, parfaitement, lui assura-t'il, et il renvoya la jeune serveuse.

“ Alors allons droit au but. Jouons ! ”

Tous prirent leurs aises et s'installèrent dans le silence tendu d'une partie sérieuse. Ils savaient bien, tous, comment cela allait se terminer, et il planait un air de tragédie sur les masques grotesques, sur les volutes de tabac ; la lumière tamisée, qui transperçait

les carreaux laiteux de la vitrine, était un soir d'orage pour cabaret, les murmures des clients le cri lointain d'un destin de fond de taverne. Tout était petit et solennel, étroit et pompeux, et le crapaud, enfin chez lui, dans un drame de boudoir, avança son argument :

“ Tu veux jouer, bien, mais combien, ou plutôt quoi ? ”

“ Je n'ai pas grand avoir », s'excusa le jeune homme, “ mais j'ai ceci. ” Il sortit de sa sacoche deux parchemins, usés maintenant ; l'un était de vélin avec des armoiries, l'autre était une feuille d'or cachetée par une cire d'un bleu azur. Il les tendit du bout des doigts, comme une excuse, et c'était d'ailleurs ainsi qu'il les portait toujours sur lui, comme une excuse, à tel point qu'il ne les avait même pas ouverts. C'était là ses mérites de guerre, ses certificats et ses honneurs, ses médailles enfin.

“ Cela ne nous intéresse pas », dit le très petit homme.

“ Je comprends, je comprends bien ” répondit tout penaud le cavalier.

“ Regarde alors, regarde bien la carte que je vais tirer, regarde-la et tu verras en elle ce que tu me donneras, si je gagne ici : vois, c'est un valet de cœur. Tu es un valet, je le sais, tu es un valet car tu as une dame au-dessus de toi, comme en ce jeu. Alors c'est le cœur, le cœur que je vois ici que je veux, si je gagne », lui dit le crapaud en tapotant d'un doigt lourd le dessin du cœur, qui flottait au-dessus du profil tout en angle d'un valet disgracieux.

Le jeune homme alors passa la main sous sa chemise, la posa sur le beau mouchoir brodé qui y reposait. Il le tira lentement, les yeux perdus en-dedans de lui, où il voyait des choses très lointaines s'agiter. Il se disait en ce moment que c'était là ce qu'il avait à faire,

qu'il ne pouvait faire mieux ; qu'il devait trouver la route, la route vers le fleuve des morts, et que c'était peu de choses que ce carré de tissu parfumé, peu de chose pour sa quête, peu de chose pour lui. Il se souvint de la main de son amie, au travers de cette étoffe, il sentit à nouveau ses doigts, ses doigts très fins, transis et délicats, qui tremblaient un peu et qui s'enfuyaient ; et il se rappela que c'était elle qui l'avait envoyé au bord du monde ; alors il posa le mouchoir sur la table.

Ils le jouèrent donc. Les malfrats trichèrent avec art et application ; ils eurent tôt fait d'empocher la mise. En fait ils auraient gagné même s'ils n'avaient pas triché, tant le garçon semblait absent et ne savait jouer. Ils avaient l'impression de jouer entre eux.

Le petit homme serra le mouchoir fort, très fort entre ses doigts, serrant les poings sur la dentelle. Il soufflait bruyamment, hoquetait. Et plein d'impatience, d'un émoi confus, d'un coup il le mordit à pleines dents. Il mâcha, les yeux clos ; puis il les rouvrit et on les vit pleins de déception.

" Mais c'est que rien, rien il n'y a là-dedans, dedans ce mouchoir ! Pas d'émoi, pas de cœur ! Qu'est-ce donc que cette faribole ? Il n'y a qu'un goût de parfum passé, coquet et insipide ; et puis un peu de la moiteur aussi de deux paumes fuyantes et humides. Mais c'est tout ! Allons, donnez-moi un peu de corps à tout cela, et jouons cette fois votre vrai cœur, votre cœur d'homme qui dort dans votre poitrine ! " dit-il.

Mais le jeune homme répondit alors :

" Mais ce cœur je ne peux vous le donner ; ce serait ma mort, et quand bien même le voudrais-je, je ne le pourrais pas, car il est à une dame. "

Le crapaud s'esclaffa :

" Mais c'est bien pour cela que je le veux, je

le veux ce cœur qui est à la dame au mouchoir et que vous lui avez laissé ! "

" Vous ne me comprenez pas : mon cœur n'est pas à cette dame-là, il est à une autre, une vieille dame, et elle le garde dans un pot. "

Le petit homme devint alors tout rouge, rouge sous son masque et la bave coula, coula en flots épais de sa bouche ; il tentait de mordre, il criait, criait : " On s'est joué de moi, on s'est joué de moi " en crachant de sa bouche des animaux putrides et on l'amena dehors, avec toute sa tablée, car il était inconvenant et effrayait les clients tranquilles.

Dans l'air du soir, humide du fleuve qui passait en bas, il se calma suffisamment pour dire :

" Tu t'es joué de moi, bien joué de moi, tu n'as pas bien fait ton office aux cartes, tu m'as trompé, tu n'as pas mis la bonne mise, la mise que nous avons convenue, tu as triché. "

Il tira alors son épée et la passa au travers du corps du pauvre jeune homme qui, tout surpris, sursauta, se tordit de douleur, perdit l'équilibre. Il ne pouvait mourir, car la lame n'avait pu trouver son cœur, mais il chut. Et tandis qu'il tombait dans l'abîme vers les flots rugissants du fleuve, les quatre compagnons dansaient devant l'échoppe, car cela les amusait beaucoup.

" Et moi je te dis tant pis, tant pis pour toi, sale tricheur ! " cria vers les flots le dernier compère.

" Allons ! Je croquerai bien un chien ! " s'exclama le nain et ils s'esclaffèrent tous de plus belle, sachant que c'était là vraie parole car aucun crapaud ne courait à ses pieds.



Le jeune homme tomba, tomba longtemps,

si longtemps qu'il eut bien le temps de se persuader de sa fin prochaine et que, s'il avait encore eu un cœur, il aurait éclaté de frayeur. Puis il fut retenu par des branches, des frondaisons jaunies et en piteuse santé ; puis par un air si épais que sa chute même en fut grandement ralentie et qu'il toucha finalement le sol, sans plus de mal que quelques contusions et de mauvaises nausées que l'atmosphère viciée faisait monter dans sa gorge.

En se relevant, il vit devant lui un étrange spectacle : le vieux général, déjà bien avancé dans le trépas, était étendu sur une couche ; sa dernière litière était gardée par des petites statues martiales et un soldat, une fière sentinelle toute équipée de pied en cap, qui se tenait devant une pancarte bancale où le vieil officier avait griffonné avant de s'éteindre :

*" Soldat, tu es là pour garder ma dépouille et pour qu'elle ne fasse pas le repas des poissons affreux qui dorment dans les profondeurs de ce fleuve. Tu es un soldat car tu portes l'uniforme : tu dois m'obéir. "*

Se redressant tant bien que mal, le jeune homme s'adressa au soldat :

" Quel est donc ce lieu ? "

" Je ne sais ", lui répondit la sentinelle. " J'ai oublié ; par un caprice étrange, j'oublie ; je ne sais pourquoi, ni comment, mais tout m'échappe et ma tête n'est qu'un trou vide. "

Un espoir naquit alors dans la poitrine du jeune homme qui se retourna pour voir plus bas encore le grand fleuve, et c'était bien celui qu'il cherchait depuis si longtemps. Il le vit tel qu'on lui avait décrit, les vagues en moins, cependant, et avec l'armada du petit peuple des fossoyeurs s'activant en silence.

" Je ne pensais pas, vraiment je ne pensais pas arriver jusqu'ici " dit-il, pensif, au soldat qui ne l'écoutait plus. " Même si je ne comprends

pas trop par quel prodige, car j'aurais dû choir sur les berges du fleuve qui va vers ma ville et le palais où je vis. Mais cette bizarrerie m'arrange bien. A vous je peux bien le dire, vous êtes un soldat, comme moi, en tout point à mon image : je sais que je ne vaud pas grand chose, car je n'ai aucun mérite, aucun courage, aucune gloire ; je sais que je n'ai jamais servi à grand chose. Je pensais ne jamais arriver ici, c'est là la vérité ; et j'ai du mal à me convaincre que j'y suis parvenu tout seul : je préférerais croire plutôt en une aide ou une machination. Voyez-vous, quand j'ai pris la route, l'idée d'aller si loin et de n'en pas revenir m'est apparue à la fois la plus douce et la plus terrible ; l'idée d'aller voir les frontières du pays de la mort me charmait. Mais tout comme je n'avais pas été capable de quitter ce palais tout seul, je savais sans me le dire, au-dedans de moi-même, que je ne pouvais aller aussi loin. Que je n'en étais pas capable " confessa-t'il, le regard vrillé dans la boue, le dos arrondi.

" Vous ne m'avez pas écouté, je l'entends bien " reprit la sentinelle, " car je vous ai dit que je ne me rappelais rien, et je ne me rappelle pas non plus être soldat ; et de plus je n'entends goutte à votre histoire et vos remords. L'aspect de cette contrée vous délie trop la langue, monsieur, et ne vous ouvre pas assez les oreilles. "

" Pardonnez-moi, confrère, pardonnez-moi : je vous ai pris pour une âme confidente, alors que nous ne nous connaissons qu'à peine, et il est vrai que les miasmes de ce pays doivent me tourner la tête, car je ne dis rien de ce genre de choses en général ; pas même en mon fort intérieur je ne dis ces choses. C'est étrange. "

Ils se turent, un bon moment. Le jeune garçon semblait pensif, il se remettait ; l'autre ne bougeait pas, impassible sous l'airain de

sa visière.

" Je vous en prie, pardonnez-moi " reprit le voyageur, qui s'en voulait encore.

" De quoi parlez-vous ? " répondit l'autre.

" Ah, voilà que vous avez oublié " et il lui revint alors avec effroi qu'il n'avait plus le mouchoir, le don délicat de son amie, pour se prévenir de l'air pernicieux du fleuve qui montait jusqu'à lui. " Il faut que je me hâte ! " dit-il alors en se relevant.

" Non, restez ici. N'avez-vous pas lu cette pancarte ? Il nous faut rester ici. Vous êtes soldat, vous aussi, vous portez l'épée ; alors vous devez obéir. "

" Non, je vous en prie, non car alors je resterai prisonnier devant cette dépouille sans pouvoir m'en extraire parce que j'aurais oublié qu'il me faut repartir d'ici. "

" Vous vous moquez de moi maintenant ! Vous disiez vrai : vous êtes à mon image ! Et qui me dit que vous n'êtes pas celui qui a écrit ce panneau pour me torturer ? Ou que vous vérifiez que je fais bien ma garde ? C'est cela, vous êtes un inspecteur, un bourreau ; ou les deux ? Combien de fois déjà êtes-vous venu me voir ? Je vous amuse bien, c'est cela ? "

" Non non non, je vous assure, je vous assure vous faites fausse route " bredouilla-t'il, " je ne suis rien de cela, non rien, je vous en prie, je ne suis pas là pour vous faire souffrir, car cela ne sert à rien de faire souffrir quelqu'un qui ne s'en souvient pas, non je ne suis pas venu là pour vous épier, car vous ne concevriez de crainte à ces inspections si elles ne vous restaient pas en mémoire, je vous en prie non ne me retenez pas, ne me retenez pas car je ne suis pas comme vous, je me suis trompé tout à l'heure, nous ne sommes pas semblables, non pas semblables, alors je m'en vais, je cours, je vous quitte " et il prit ses jambes

à son coup.

" Revenez, revenez ! " criait le soldat, droit maintenant, le casque bougeant au rythme de sanglots, " dites, dites-moi qui j'ai été, une fois seulement, une fois, dites-moi mon nom, ma vie, je vous en prie, vous qui courez, vous qui savez encore, je vous en prie, même si vous devez me mentir, ce ne sera pas bien grave, je l'oublierai, je vous en prie, dites-moi quelque chose, pour quelques secondes de répit " et il continua longtemps, alors que l'autre était déjà loin, sans pouvoir l'entendre, courant toujours.

\*

Le jeune voyageur, hors d'haleine après sa course, descendit alors vers les flots. Il tenait son bras devant sa bouche, pour protéger son souffle par la manche de sa chemise ; comme ce n'était pas suffisant, il se couvrit le chef avec sa cape. Mais ce n'était toujours pas assez et il commença à se demander ce qu'il pouvait bien faire par ici ; saisi de peur, il sortit le billet de la Princesse et le tint fermement dans sa poigne pour savoir quoi faire si sa tête lui échappait.

Parvenu sur les berges compliquées, il chercha une petite crique, un endroit désert et caché où il pourrait aller sans encombre et en toute discrétion jusqu'aux flots. Il erra quelques instants, puis trouva un tel lieu et y descendit précautionneusement. Les berges en étaient très sales, encombrées de fruits gâtés, de poissons morts et de têtes d'oiseaux qui pouvaient tous comme sous grande canicule.

Il se pencha cependant, sortit le masque de sa besace et, le tenant à bout de bras, le regarda un long moment, car il ne le reconnaissait plus : c'était là les premiers effets des vapeurs, puisqu'aucun filtre convenable ne le couvrait

vraiment.

Tout étourdi, il le trouva joli, bien fait, et il eut bien envie de l'enfiler : car à quoi sert un masque si ce n'est à être porté ? Alors il regarda autour de lui, pour être sûr, bien sûr que personne ne le verrait avec ce masque de dame, et il le passa.

Il se pencha au-dessus de l'onde noire du Styx : c'était un miroir ; il se vit avec un long nez, des cheveux rouges comme la carotte et la brique mêlées, le corps d'une femme ; il vit venir le Roi dans la chambre, dans le lit, en lui ; et il se sentit naître en cet instant, tétard aveugle dans le ventre glissant de la dame qu'il était.

\*

C'est ainsi que le jeune homme, par maladresse et négligence, sans volonté aucune, vit comment il était né, de quel père et mère, et quels malheurs, celui de la Reine, celui de sa mère et celui de son père, dans cette histoire s'étaient mêlés.

Cela lui remit la mémoire : il ôta le masque, se frottant comme un forcené, se grattant le visage, se meurtrissant le nez à regarder s'il n'était pas trop long, à se lisser les cheveux de peur de les voir hirsutes, à se frictionner entre les jambes, à se bourrer le ventre de coups ; il était comme un dément ; dans son agitation, il rouvrit la plaie dans sa poitrine ; sans cesse il se penchait au-dessus de l'eau pour se voir comme il se connaissait, mais il n'osait ouvrir les yeux, de peur de voir un visage de carnaval lui répondre. Et loin, très loin de là, dans la cabane de la sorcière, son organe s'agitait et saignait.

Alors il relut le billet de la Princesse et cette fois s'y conforma : il prit le masque délicat et terrible entre ses doigts tremblants,

dont aucun vernis ne couvrait les ongles, non aucun, et il le plongea dans les flots épais.

Des soupirs, des gémissements, des pleurs, des déceptions et des frustrations s'élevèrent en sifflant au-dessus de la boue dans une ronde gracieuse. Il y avait entremêlées dans ce jaillissement la joie confuse d'une libération et les espérances d'un affranchissement : que jamais plus ces bruits et ces miasmes ne viennent. Le masque en se vidant faisait le vacarme d'une évidence : il comprit, il comprit pourquoi sa jeune amie l'avait envoyé si loin : par peur de ces échos, de ces chuintements, de toutes ces choses entassées dans les profondeurs de cette tête de carton humide ; pas seulement les secrets de lignage, mais toutes les moiteurs qu'elles dégageaient, surtout celles-là : toutes ces ardeurs désagréables à l'odeur poisseuse de muqueuses.

Il se sentit alors plus léger, débarrassé d'une obligation pesante qu'il avait jusque là ressentie au fond de lui sans la voir et qui, avec les années, l'écrasait toujours plus de son corps mou et chaud.

Il but alors, apaisé, tout son content, à même le lit du fleuve et se releva, vide et neuf. Il remplit même sa gourde, pour le chemin, oublieux des propriétés néfastes d'une telle boisson.



Le bouffon était sorti de la chambre, l'air grave. Il avait dit à son suzerain :

" Messire, ce ne sont plus des amuseurs qu'il faut pour votre enfant, mais des médecins. "

On appela donc les docteurs ; leur diagnostic

était sans appel : la Princesse étouffait pour de bon. Alors le Roi dit :

" Mais que peut-on faire, que peut-on faire pour la soigner, pour la sauver de ce mal étrange ? Dites-moi, mes savants, dites-moi seulement quelque chose ; faut-il que j'envoie chercher dans des vessies de porc de l'air des sommets enneigés qui ceignent l'horizon ? Faut-il que je fasse ramener des baquets d'écume iodée du grand océan qui clôt mes terres ? Sont-ce là des remèdes à ces étouffements qui oppressent son cœur ? Ou dois-je faire donner une fête encore plus grande, où les rires et les danses feront bouger en son sein ce bouchon malin ? "

Les médecins hochaient gravement de la tête, regardaient, les yeux bas, les boucles de leurs chaussures, tandis que leur Roi faisait sa tirade ; ils étaient bien persuadés de l'inefficacité de tout cela, mais comme les voies de leur art s'étaient toutes avérées stériles, et pour complaire à leur suzerain, ils dirent :

" Oui, cela se peut ", mais ils n'en étaient pas bien sûrs, " peut-être tout cela peut-il faire un mieux dans les jours de votre enfant. Il faut essayer, cela nous fera attendre quelque chose et espérer quelque temps. Arrêtons les saignées et les emplâtres, les sudations et les régimes maigres qui tous n'aboutissent à rien, et allons chercher ces airs lointains tandis que vous ferez sonner les fêtes. "

Sur ce, ils prirent tout ce qu'il leur fallait pour de longs voyages, se firent fourbir les meilleures montures et préparer de bons manteaux en fourrures précieuses, puis empruntèrent le chemin des frontières avant de disparaître. On ne les revit jamais.

# Le Somnambule .



L'AFFLICTION AU PALAIS ALLAIT GRANDISSANTE, tant la maladie de la jeune Princesse devenait tragique ; elle ne pouvait respirer, elle semblait toujours dans un demi-évanouissement dont elle ne se réveillait que rarement. Sa mine faisait peur à voir ; son corps s'amaigrissait. Elle avait réclamé à grands râles qu'on la porte dans les appartements de sa mère, ce qui avait effrayé le Roi et étonné les courtisans, qui ne s'en venaient que rarement dans cette aile déserte et abandonnée depuis voilà vingt ans.

On était navré, on s'inquiétait, on parlait à voix basse de cette mélancolie qui avait un visage trop connu. Et la pauvre enfant, sur son lit, s'essoufflait, quand on lui parlait, à répéter :

" Ma mère n'était pas celle que l'on sait, je l'ai vu ; et vous tous vous êtes idiots, idiots de croire qu'elle était malade ; vous ne savez même pas qui elle était. "

Elle était folle et glacée, comme sa mère avant elle. On avait beau lui dire que sa génitrice était morte quand elle était venue au jour, elle répétait :

" Mais non, il n'en est rien ! Qu'en savez-vous ? L'avez-vous connue ? A peine ; elle est morte par Tristesse, elle n'est pas morte par moi ; même si c'est moi, si je suis Tristesse ; et j'ai vu dans le miroir de la défunte mon vrai mufler. N'étant pas là moi-même, comment voulez-vous que j'eusse tué ma mère ? Je suis Tristesse, je le sais. "

Elle s'agitait et divaguait des heures durant.

" C'est Tristesse, méfiez-vous ! Je la vois, bête sourde et pesante qui marche dans les couloirs les plus sombres du palais, je la vois me suivre et me croquer, je sens ses dents froides qui vont jusque dans mes nuits m'empêcher de dormir... Je le vois, ce monstre trop laid ! Je le vois ! Il est affreux, et il est vous ! "

On voyait dans la gorge lointaine glisser un long fleuve aux eaux noires, dans le plus parfait silence. Sur ses rives, celles qui étaient les plus proches, car les autres disparaissaient à cette heure matinale derrière un mur de brume, de nombreux petits travailleurs s'activaient. Ils mettaient à l'eau des barques, des radeaux, parfois de simples ballots enveloppés d'un drap. Ils travaillaient sans un cri, sans une parole ; le silence de cette matinée planait sur la scène comme une chape douce et épaisse.

Un peu plus haut il y avait, juste au pied des falaises, creusées il y a longtemps de cela par l'obstination du fleuve ou par le dur labeur d'un peuple de géants aujourd'hui disparus, il y avait un lit mortuaire, une dalle de pierre sur laquelle était couché un vieux général, terrassé par l'âge et la maladie ; il y était depuis longtemps, car son corps avait été bien entamé par les oiseaux, les mouches et les vers. Un soldat le veillait, tout de fer et d'airain vêtu ; il prenait sa tâche à cœur, car par delà la tombe son supérieur semblait garder un œil attentif sur lui : non qu'il puisse encore voir grand chose de ses orbites vides, mais il avait laissé, avant de lâcher son dernier soupir, une pancarte que les intempéries avait rendue bancal sans l'effacer, où était notée la consigne suivante :

" Soldat, tu es là pour garder ma dépouille et pour qu'elle ne fasse pas le repas des poissons affreux qui dorment dans les profondeurs de ce fleuve. Tu es un soldat car tu portes l'uniforme : tu dois m'obéir. "

Et il avait bien fait car la sentinelle, victime de l'atmosphère de la région, oubliait sans cesse où elle était, et ce qu'elle faisait là ; elle oubliait jusqu'à son nom.

Ce matin, donc, un matin endormi de brume et de silence, un voyageur approcha de cette chapelle. Il marchait lentement, mais à grandes enjambées ; ses habits étaient tout défaits, déchirés et sales, à sa poitrine une vilaine blessure commençait à puer la gangrène, et sur son visage il avait un vieux masque de dame, autrefois beau mais aujourd'hui tout noirci. Il venait des rives du fleuve.

Le soldat le vit venir ; il le héla :

" Hé toi, toi qui marches de si bon matin vers les hautes falaises qui sont derrière moi, qui es-tu donc, et où vas-tu ? "

" Je ne sais qui je suis, car je crois que je l'ai oublié ; mais cela ne me pèse pas : mes pas sont légers, et ils me portent sans efforts. Je vais au-delà de ces falaises, vers une ville qui est la plus grande de ce pays. Regarde : j'ai là un billet où c'est ce que l'on me dit. Et ensuite, je continuerai à marcher ; car cela me plaît " lui répondit-il, en lui tendant un petit billet couvert d'une fine écriture. Il y avait écrit :

" Une fois ta quête accomplie, une fois que tu auras fini tes affaires dans la vallée du fleuve de la mort, reviens-moi, rejoins-moi au palais, le plus grand des palais, qui est dans la ville qui siège au centre du monde, dans le cœur de notre royaume ; retrouve-moi là-bas, et enfin nous ne ferons plus qu'un. "

" Ah... Voilà qui est bien dommage " fit le soldat. " J'aurais bien aimé que tu m'aides dans ma tâche ; regarde, moi aussi j'ai écrit là mes directives, même si elles ne sont pas tracées d'une main aussi

élégante que celle qui t'a laissé ce mot ; on dirait la fine œuvre d'une Princesse. Moi, je dois me contenter de ce panneau et ne dois bouger d'ici. Un temps j'ai cru que tu étais la relève, ou un simple compagnon ; je ne me souviens depuis combien de temps je suis ici, mais j'ai le sentiment que cela pourrait être très long. "

" Non l'ami, je ne suis ni la relève, ni l'inspection. Je ne fais que passer. "

" Alors tu ne sais qui je suis, ni pourquoi il me faut attendre là, devant un corps que je ne connais plus ? "

" Non l'ami, je ne sais rien de cela. "

Le soldat baissa un instant sa tête lourdement casquée et il dit, avec des soupirs dans la voix, en regardant la boue entre ses bottes :

" Alors, voyageur, je te le demande : rends-moi un service. Je te le demande car il ne t'en coûtera rien ; juste quelques paroles que tu oublieras bientôt, car tu as le regard de ceux qui oublient tout. Je vais te demander mon nom, et qui je suis. Je t'en prie, fais-le pour moi : raconte-moi une fable, dis-moi n'importe quoi ; mens-moi. Mais fais-le, pour que quelques secondes, avant que ma tête ne se vide à nouveau, j'ai l'impression d'être quelqu'un ; car j'oublierai que tu m'as menti avant d'oublier ton mensonge. Je t'en prie, c'est là une bête requête, mais elle est chère à mon cœur ; le feras-tu ? J'ai parfois l'impression, assis sur ces pierres froides, à regarder le spectacle de ce cadavre déjà presque effacé, j'ai l'impression de sentir ma poitrine écrasée par un serpent terrible, aux écailles de craie ; une blancheur glacée qui étreint mon cœur d'une angoisse terrible, d'une tristesse définitive que rien dans ma tête ne vient remplir de couleurs plus chaudes, d'images passées qui seraient de moi et des gens que j'ai aimés. Alors dis-moi, le feras-tu ? "

" Je le ferai, si cela peut t'aider. Cela ne me coûte rien " répondit le vagabond en hochant du chef.

" Alors étranger, toi qui marches par ici de si bon matin, qui suis-je donc, et que fais-je là ? "

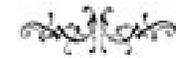
Alors le voyageur inventa de toutes pièces :

" Voilà l'ami, voilà qui tu es : tu es un fier soldat, tu as fait de longues campagnes loin de ton pays, pour la gloire de ton Roi et de sa bannière. Dans la capitale, la ville où tu vivais, les dames attendaient impatiemment ton retour, où les honneurs te seraient rendus. Mais tu n'avais cure de tant d'admiration : tu n'avais d'yeux que pour une jeune femme, une jeune femme très belle dont le sourire était un lever de soleil, le souffle un papillon et les yeux un lac de montagne, profonds et doux. Tu revins vers elle ; et pour être sûr de ton affection, elle te demanda une folle quête, une folle entreprise qui devait t'emmener au bord du monde, là où coule le plus grand des fleuves. Tu fus très fier, très fier de cet exploit qu'elle te demandait, car tu savais que tu serais vainqueur et que tu triompherais de tout, pour le souvenir de son sourire ; et tu étais heureux, heureux à la pensée de ton retour éclatant, où tu pourrais enfin avec elle t'unir pour des jours et des jours, d'une paix tranquille que tu devinais dans ses yeux. Alors tu partis ; et ici, sur les rives de ce fleuve, tu retrouva ton vieux maître de guerre ; il t'attendait, pour une dernière mission, pour l'honneur de ton métier : c'est cette tâche qui est écrite ici. Et tu la remplis, car elle est une épreuve que tu dois surmonter avant ton bonheur. Tu dois prouver ta valeur et ta patience, avant de connaître le plaisir d'une vie de père. Voilà : tu es parti pour l'amour d'une dame jusqu'au bord du monde, et tu y es retenu par le souvenir d'un mort. Mais dis-toi bien que ce mort ne sera bientôt plus rien, et ce jour tu pourras reprendre ta route. "

" Merci, mille mercis étranger ! Cette histoire est bien comme je l'espérais : tant de malheur ici devait bien avoir une grande raison, et cet

amour dont tu me parles est bien à la hauteur ! Merci bien l'ami ! " et la poitrine du pauvre soldat gonflait de la fierté d'un destin qu'il allait bientôt oublier, et qui n'était pas le sien, ni celui d'aucun autre.

Mais à peine le voyageur avait-il terminé son histoire qu'il cracha un gros crapaud, un crapaud énorme et verruqueux. Les deux compagnons regardèrent, tout surpris, l'animal ; et ne sachant quel était ce grotesque miracle, ni ce qu'il voulait dire, ils éclatèrent de rire.



Tout le monde au palais s'inquiétait encore de l'état de la jeune Princesse. Les nourrices et les lavandières qui l'avaient connue toute petite sentait sa maladie presque dans leurs chairs ; les apothicaires faisaient chauffer leurs marmites jour et nuit pour y trouver un remède efficace, qui leur aurait valu grand honneur. Mais personne n'osait souffler mot devant le Roi, que le chagrin rendait amer.

Puis un jour les portes de la haute salle d'audience s'ouvrirent à la volée ; cela fit un grand courant d'air, qui souleva rideaux et oriflammes : un soldat réclamait audience à son suzerain. On le laissa aller et, quand il parvint devant le siège royal et qu'il posa un genoux sur le tapis d'écarlate, le Roi lui enjoit de parler franchement de ses doléances. Voici ce qu'il dit :

" Messire, vous qui régnez sur toutes les terres, depuis l'Orient jusqu'en Occident, des océans aux plus hautes montagnes, voilà : je suis venu vous porter de tristes nouvelles de votre empire. Croyez-m'en : il m'en coûte ; je ne le fais pas de gaieté de cœur, je ne le fais que parce que c'est là mon devoir. Voilà :

Partout sur vos terres un mal étrange semble gagner vos sujets, un mal qui leur fait oublier

tout, tout ce qu'ils avaient en tête : leurs tâches, leurs devoirs ; jusqu'au chemin de leur demeure : il n'y a rien de leur mémoire que les malheureux touchés par cette peste de l'âme puissent sauver d'un sûr désastre. Je l'ai vu de mes yeux vus et ce que je raconte n'est pas fable : pour vous prouver cela, voici une histoire que je tiens d'un autre de vos soldats, un soldat et compagnon qui a fait campagne avec moi et que j'ai retrouvé il y a peu.

Voici son aventure : il partit voici longtemps déjà avec son bataillon pour aller soutenir les frontières, les lointaines frontières qui séparent vos terres de celle de votre frère bien-aimé. Ils suivaient le cours du fleuve, comme il le faut dans ce genre de marche ; et ils buvaient à ses eaux. Or, voilà qu'un jour ils oublièrent ce qu'ils faisaient sur cette route, où ils allaient et quel était leur but ; et cet étourdissement leur dura plusieurs jours, qui firent bientôt des semaines, puis des mois, et cela aurait ainsi pu durer une éternité entière si heureusement, un jour, un officier trouva par hasard, dans ses propres fontes qu'il avait négligé jusque là, leur ordre de mission, avec leur route indiquée. Ils reprirent donc leur avancée, se confiant à ce papier, et ils finirent par arriver à leur destination ; mais quand ils trouvèrent les hommes qu'ils devaient renforcer, ces derniers étaient tous morts de triste façon. " Et le soldat se garda bien alors de préciser que c'était la faim qui les avait tous terrassés.

" Par Dieu, c'est d'un bien funeste malheur dont vous venez m'informer ! Avais-je donc besoin de cela, alors que la tristesse déjà m'accable ? " s'enquit alors le Roi.

" Non mon Roi, non, vous n'aviez pas besoin de tel malheur ; mais je vous le dis, gardez-vous de l'eau du fleuve, si ce n'est pas trop tard, et même si cela ne fera que retarder le mal. Car je me suis enquis d'une histoire que l'on raconte à travers le pays, une étrange histoire que j'ai

moi-même entendue de la bouche d'un de vos paysans. Voilà, votre majesté, ce que ce croquant m'a dit :

Il m'a dit qu'il a vu un voyageur, un vagabond effrayant, qui sentait comme une charogne et en avait le regard, un vagabond qui portait un masque fin et des guenilles, qui se serait penché sur le fleuve pour se voir dedans. Et, ce faisant, sa gourde, qui était ouverte, car il avait oublié de la bien fermer, laissa couler dans les eaux du fleuve, du fleuve qui nourrit tout notre pays, un jus noirâtre et nauséabond qui fit, en touchant les eaux pures, un bruit sourd et mat et un brouillard épais. Depuis, tous ceux qui boivent de son eau ont la tête percée ; et le mal empire, car ce fleuve qui court partout sur nos terres emporte cette contagion avec lui et pervertit toute les eaux du royaume. "

Un soupçon affreux naquit alors dans la tête du Roi.

" Qu'ai-je fait, mon dieu qu'ai-je fait en accédant à la demande de ma fille ? N'est-ce pas le venin du Styx qui coule aujourd'hui, par un maléfice quelconque et inexplicable, dans le cœur de mon pays ? Qu'ai-je donc fait ? " se disait-il. Mais il cacha son trouble, car il ne voulait pas qu'on le voit affaibli, et surtout que l'on puisse croire qu'il était si concerné par cette affaire. Tant et si bien que tout le monde le crut insensible et que personne ne comprit pourquoi ce soir là, avant de retourner errer devant la porte des appartements de sa défunte femme où sa fille vivait désormais, il alla voir son docte chambellan.



La vieille sorcière était sur les rives du fleuve, non loin de sa maisonnée ; elle avait le regard plongé dans les remous et les petits tourbillons et la tête vide, très vide. Elle vit alors venir à elle un

étrange vagabond, un vagabond si laid et bizarre que quiconque d'autre qu'elle aurait fui à sa vue. Mais elle avait beau avoir oublié beaucoup dans l'eau du fleuve, à force de tous les jours la boire, elle n'avait pas pour autant perdu son appétit pour les choses d'un autre monde. Elle se dit alors en elle-même que vraiment, vraiment ce voyageur était très inhabituel, et elle en conçut quelque joie ; elle se leva donc et vint à lui.

" Qui es-tu, toi qui marches comme si tu étais un nouveau-né et qui porte à la poitrine une plaie si profonde ? " lui demanda-t-elle.

" Et bien, cela vous paraîtra étonnant, mais j'en ai perdu toute souvenance " lui répondit-il d'une voix très, très profonde, qui fit hérissier les cheveux blancs sur la nuque fléchie de la vieille femme.

" Et quelle est donc cette blessure que tu portes sur ta poitrine ? " lui demanda-t-elle.

" Et bien cela non plus je ne le sais plus, car j'ai perdu tous mes souvenirs. "

" Alors laisse-moi faire, vagabond, et peut-être pourrais-je te soigner. "

Elle tendit alors un bras tremblant et fit glisser sa main sur les bords sales de la plaie ; elle y glissa les doigts dedans, pour sentir la fièvre qui mangeait les chairs, et elle resta quelques temps dans cette moiteur. Elle sentait le soulèvement régulier de la poitrine, le flux des humeurs ; elle sentait tout cela autour de sa main, comme un cocon de douceur, mais elle ne sentait pas au travers des chairs douces le battement du cœur : elle ne sentait que quelque chose de dur sous ses doigts ; c'était là une pierre.

" Je peux soigner la fièvre et ton mal, l'ami. Mais je n'ai plus de cœur à te laisser pour emplir ce trou : j'en ai bien trouvé un dans un pot, dans ma mesure, mais il s'agitait tellement et je craignais tant pour lui que je l'ai mis dans un chien, où il sera en sécurité et bien au chaud, dans mon chien jaune qui est là derrière la maison

en attendant que son propriétaire ne vienne me le réclamer ; car vois-tu, je ne me rappelle plus à qui il était, ni comment il était arrivé chez moi. "

" Ce n'est pas bien grave, je m'en passe bien, voyez-vous ; je ne me souviens pas de ce cœur : donc il ne me manquera pas. "

Après avoir dit cela il se coucha, sur les instances de la vieille dame, et se laissa soigner. Elle bourra la plaie d'un emplâtre fait d'une boue rouge et particulière, mêlée de plantes choisies dans sa réserve personnelle. Une fois cette médecine administrée, elle lui dit :

" Voilà, voilà qui sera mieux et fera retomber la fièvre. Et quand le mal aura quitté la plaie, l'emplâtre tombera en poussière en laissant à cette béance des lèvres nettes et saines. Va maintenant, tu peux reprendre ta route. Mais sais-tu seulement où tu vas ? "

" Et bien je suis le fleuve, car je vais vers la capitale de ce royaume, et j'ai de bonnes raisons de penser que ce cours d'eau y mène. Regardez : j'ai là un billet tracé d'une fine écriture qui me dit de retourner là-bas. "

La vieille dame regarda le billet, avec intérêt et insistance, car il y avait quelque chose dans ses pleins et déliés qui lui rappelait de lointains échos.

" Vous faites bien de suivre ce fleuve, l'ami, car il va droit vers la cité qui vous attend " dit-elle, les yeux toujours fixés à son mot.

" Alors tenez, gardez ce billet, car je ne pourrais pas me perdre et je vois qu'il vous intéresse. J'insiste, gardez-le, car c'est la seule chose que je puisse vous laisser en paiement pour vos bons soins. "

Et il se remit en route, d'un pas lent et mesuré, un peu maladroit, qui s'économisait, comme s'il comptait faire une longue, très longue route.



Cependant, dans le palais, rien n'allait mieux. Le Roi se morfondait, la Princesse déclinait et la cité était rongée par la lèpre insidieuse du fleuve malade.

Le Roi était ce jour à nouveau à ses audiences ; la porte encore s'ouvrit et cette fois, dans le claquement des tentures, un gendarme avança. Il était petit, trapu, et, venant de la grande ville où il faisait son office, il avait encore sur le visage un masque de carton, qui faisait son déguisement et lui donnait l'air d'un batracien tout ramassé. Quand il fut devant son Roi, agenouillé selon le protocole, le grand homme lui dit de parler sans peur et en toute franchise ; qu'il se défasse du message qu'il avait à lui confier. Alors le gendarme lui dit :

" Messire, c'est grand malheur qui accable votre pays et qui me fait incliner aujourd'hui devant vous. Car les choses empirent et le mal sur vos terres gagne chaque jour un peu plus ; jugez-en plutôt : on m'a dit que même les marchands abandonnaient leurs ballots et leurs cargaisons précieuses sur le pont de leur navires. Ils les laissent là, sur les flots, à dériver, ou pris entre deux écluses que plus personne ne pense à manoeuvrer : que faire ? L'eau de ces écluses un jour se transformera en marigots et les navires seront soulevés dans les airs par la pousse des palétuviers ! "

" Tu as raison : c'est bien triste que tout cela. Mais que puis-je y faire ? Pourrais-je ordonner au fleuve de couler vers l'amont pour qu'il remporte son mal vers sa source ? Je ne le puis ; je le voudrais, mais je ne le puis. Et ce n'est pas le seul mal qui m'échappe ici aujourd'hui. Alors as-tu d'autres nouvelles à me laisser, sur lesquelles je puisse agir cette fois ? " dit le Roi affligé.

" Et bien, puisque vous m'y encouragez par votre question, je vais vous dire, malgré la peine que cela me fait, qu'il y a encore bien pire et que l'ordre de la cité est en bien piteux état. Je vous le dis, car je suis de la maréchaussée, je suis responsable de la bonne tenue des rues et des places ; j'ai veillé sur les fêtes, les beuveries et les carnivals. Mais j'y ai vu des choses étranges, j'ai vu dans les quartiers des marchands, des négociants et des prélats, j'ai vu chez les nantis défiler une vraie cour des miracles. Tout le petit peuple, la fange des bas-fonds : les nains, les tenancières, les filles de joie, les coupe-jarrets et les détrousseurs, tous défilaient fièrement sous les balcons des bourgeois, devant les dignes ménagères, les femmes de fonctionnaires, devant les banquiers, les apothicaires et les prévôts. Et savez-vous ce que faisaient ces derniers ? Ils riaient, ils riaient de voir tout ce cortège défiler en grimaçant.

Je sais ce qu'il en est, voyez-vous, je sais cela puisque c'est mon métier ; je le sais car j'ai un ami, un ami bien placé à la cour des miracles, qui sait et qui me dit ce qu'il sait, tant il est mon ami. Voilà : si tout le monde perd l'esprit dans la grande cité, eux toujours avancent, en titubant certes mais avec toute leur tête, car leur esprit embué est au-delà des troubles : ils ne boivent en effet que du vin, qu'ils ne coupent jamais d'eau. Alors ils paradedent fièrement dans les rues, sous le nez et la barbe des honnêtes citoyens qui ont oublié leurs crimes et leurs larcins ; et cela les fait bien rire, bien rire. Les voleurs, les malfrats et les nains, les prostituées et les mendiants, les amputés et les contrefaits : tous ceux-là, je vous le dis, ils vont par les rues en suivant leur Reine, une marâtre aux cheveux hirsutes de la couleur de la brique, qui a le ventre si distendu par les grossesses qu'il pend presque jusqu'à terre ; et à son bras son mari, bossu et mauvais, avance méchamment en tenant son bâton. Voilà ce que

j'ai vu, monseigneur, voilà ce qui est dans les rues de votre ville en ces jours funestes. " Et il se garda bien de dire que toute cette troupe d'éclopés et de truands prenait grand plaisir à se moquer de la jambe du Roi et de la pudeur de sa fille. Il reprit :

" C'est là ce que j'ai vu, mais mon ami en sait plus long encore, il en sait tout, car il est le confident des grands de ce petit monde, et voilà ce que de sa bouche il m'a confié : ces gens affreux sont dépités, car ils ne peuvent plus voler, puisque plus personne ne sait encore ce qu'il possède ; cela les rend très mauvais, tout plein d'humeurs sinistres. Il faut se méfier d'eux, plus encore qu'à l'accoutumée, il faut s'en méfier ; vous savez bien ce que l'on dit : que les nains qui les accompagnent, ces petits hommes torves, sont trop courts pour avoir commerce avec les femmes, et que cela les rend très mauvais, d'une méchanceté qui se répand comme le fiel. Je vous en conjure, messire, prenez garde à tout cela, prenez garde car mon ami en sait long et ce que je vous en dis est toute la vérité. Ils sont cruels et mesquins ; ils n'ont pas de cœur et la méchanceté les amuse. " Le gendarme se tut alors, mais resta agenouillé. Ce voyant, le Roi qui se lassait lui dit pourtant :

" Et as-tu d'autres choses à me rapporter, pour rester encore devant moi ? "

" Si fait majesté, si fait " lui répondit l'officier. " Mon ami en sait plus long encore, il sait des choses étranges qui s'y passent ; des choses qui tiennent de la sorcellerie et qu'il me faut vous dire, car elles sont très étranges et incompréhensibles, majesté. Voilà : je vais vous le raconter tel qu'il me l'a dit, que vous en croyiez bien vos oreilles, car c'est une histoire que moi-même, malgré toute la confiance qu'induit l'amitié, j'ai eu bien du mal à croire. Voici ce qu'il m'a dit :

« A toi qui est l'officier de ce quartier et qui est mon ami, il faut que je te confie un secret,

un secret qui me pèse et qui se passe dans les tavernes de la basse ville où la Reine des malfrats tient sa cour des miracles ; elle la tient en toute confiance, dans des caves et des tunnels où la suie des bougies fait les plafonds noirs, noirs d'une obscurité à l'image des grossièretés qui s'y passent. J'y étais un soir, avec toute la compagnie, en pleine débauche ; et un chien, un bâtard au pelage d'un jaune terni et sale, un brun de terre sèche, est alors arrivé. Il est allé droit vers la matrone au cheveux de brique et au nez pointu qui présidait ces agapes sauvages ; il est allé vers elle sans hésitations, tout crotté, mouillé et puant, avec une grande balafre au milieu du corps ; il s'est tortillé et a jappé faiblement, comme un idiot. Cela fit bien rire l'assemblée ; et il continuait à japper, à grogner et aboyer, tout cela en même temps et à la fois, pour faire un bruit qui ne ressemblait à rien de ce que font les chiens d'ordinaire. L'une des filles de la matrone s'écria alors en pouffant :

" Hé, ma Reine de rien du tout, on dirait bien que tu t'es fait un causant compagnon ! "

Ils rirent tous bruyamment, et un tout jeune garçon, qui volait aux étalages, cria à son tour :

" Et on dirait presque qu'il dirait " maman " ! "

Ce qui fit rire tout le monde de plus belle, car c'était vrai. Et le chien, en entendant ce vacarme, s'était mis à sauter sur ses courtes pattes comme s'il était pris de folie ; il aboyait à pleine gueule, il courait sur place. Il était ridicule et toute la compagnie se moqua de lui encore un peu ; mais il continuait sa litanie et, à la fin, cela agaça tout le monde. C'était assourdissant et un peu pathétique ; alors la matrone se lassa : elle prit l'animal par les oreilles et lui donna une bonne gifle. Mais il ne se taisait toujours pas : il poursuivait son cri exaspérant. Alors elle le confia à ses sbires, qui en furent tout heureux ; ils lui firent mille misères. Ils lui grillèrent les pattes, lui arrachèrent le poil, tant et si bien que l'animal

couina enfin comme tous ceux de son espèce, comme ils font lorsqu'ils souffrent. C'en fut assez : on le relâcha.

Il se traîna misérablement sous le couvert d'une table, où on l'oublia pour un temps. Les chants et les cris reprurent de plus belle. Puis quelques uns firent un peu de musique ; on dansa. Et alors, sous les pieds nus, sous les sabots et les mauvaises sandales, on sentit des petites bêtes glissantes : c'était des crapauds. Tout le monde en fut étonné, car c'était là chose inhabituelle ; on cessa la gigue, les chants se turent et dans le silence à peu près revenu on entendit, sous la table où le corniaud était parti se terrer, les bruits qu'il n'avait cessé de faire avec sa gueule. C'était les mêmes jappements et grognements, les mêmes aboiements étouffés et contrefaits qu'il faisait en entrant ; mais cette fois, quand le jeune voleur se pencha pour les mieux entendre, il dit :

" C'est autre chose qu'il dit, quelque chose qui dit qu'il nous déteste ; nous tous et notre Reine. Et voyez ! C'est de sa bouche que sortent tous ces crapauds ! "

A ces mots, tout le monde se pencha pour voir la silhouette tremblante du bâtard tapie au plus loin de la lumière ; mais on voyait assez pour constater cet étonnant prodige : c'était bien de sa gueule que sautaient les crapauds, entre deux de ces grognements mal articulés.

Et c'était bien là miracle assez grotesque pour plaire à ce genre de compagnie : tout le monde rit plus fort ; on repoussa la table, on se saisit du pauvre chien ; et chacun tour à tour voulut le porter dans ses bras. Tout étourdi par ce manège, il se taisait : on lui pinça la couenne ; il jappa, reprit sa litanie de gorge ; et les crapauds encore roulèrent sur le sol. C'en était fait : il était adopté.

Depuis ce jour, qui n'est guère lointain mais qui est très remarquable, le chien suit notre petite Reine ; il la suit en poussant des gémissements à

fendre le cœur. Et quand il lui en vient l'envie, elle lui jette des ordures, des chaussures ou des bouts de pierres ; et alors il fuit en pleurant, tandis que de sa gueule bondissent des crapauds. »

Voilà, voilà majesté ce que je sais, l'étrange histoire que je sais et qui s'est vraiment passée. C'est là prodige, prodige de sinistre nature et il me fallait vous en parler, car il faut prendre les mesures qui s'imposent contre ce petit peuple qui se complait dans la nuisance et la sorcellerie. "

Mais le Roi depuis longtemps ne l'écoutait plus. Il était tout à ruminer sa peine ; il écoutait en lui des grincements morbides. Il lui dit :

" Et bien ! Que voulez-vous de moi ? C'est là votre métier que de régler tout cela, alors allez et faites votre office ; que l'ordre retourne dans nos rues, car je m'en vais dire à mes gens de faire plus grande bombance encore, plus bruyante fête : le malheur avance trop vite en ces contrées ; il est temps de le faire taire. "



La sorcière n'avait encore bougé de son poste d'observation, près de sa maison, sur les rives du fleuve. Pourtant son bagage était prêt, posé près d'elle sur l'herbe.

" Ou mon esprit me joue des tours, ou son cours se fait de plus en plus lent ", se disait-elle en inspectant comme chaque jour la surface troublée des flots.

Elle vit alors, venant d'un chemin à demi effacé qui suivait les méandres du fleuve, s'approcher un voyageur, très petit, tout usé par la route, juché sur une vieille rosse. Il semblait abattu sur sa selle et il ballottait d'un côté et de l'autre en suivant les inflexions de sa monture. Elle alla vers lui, car la silhouette du nain lui rappelait un souvenir très, très lointain, qui sans lui être désagréable n'était pas moins agaçant.

" Bonjour à toi petit voyageur ", lui dit-elle. " Arrête-toi donc quelques instants sur cette berge herbue et repose-toi des peines de la route. Où vas-tu donc ainsi, et quel est ton nom ? "

" Ma dame, si je puis vous appeler ainsi car tel est le titre qui me vient à l'esprit lorsque je vous vois, même si votre mise ne m'y encourage guère, je ne saurais répondre à vos deux questions ; et d'ailleurs, pour être pleinement honnête, elles m'importent peu. Mais je veux bien profiter de la halte que vous me proposez. "

Il descendit de sa jument et s'assit près d'elle ; et, dans son esprit tout vidé de souvenirs, le voisinage de cette dame réveillait des nostalgies de raffinements et des indiscretions d'alcôves. Ils discutèrent quelques temps de plaisante façon, puis le nabot se remit sur pied, en prétextant qu'il s'était assez reposé : la route l'attendait encore.

" Et vous, ne comptez-vous partir bientôt ? Je vois près de vous votre trousse, toute prête pour le voyage " lui dit-il tandis qu'il se remettait péniblement en selle.

" Et bien oui, je vais partir. J'ai là un billet qui me dit de le faire. Tenez, regardez. "

" C'est étonnant " fit alors le nain, " cette écriture ne m'est pas inconnue, loin s'en faut. Mais ma mémoire ces derniers temps me joue des tours facétieux et il n'est plus utile que je lui demande quoi que ce soit. C'est bien dommage, ma foi. "

" Ne vous en excusez pas, voyageur. J'ai moi aussi la même manie, depuis je ne sais combien de jours : j'oublie. Et ne nous plaignons pas si certaines choses nous échappent ; peut-être après tout sommes-nous plus heureux sans elles. "

Le nain aiguillonna sa monture en disant, tout en s'éloignant :

" C'est possible, ma dame, c'est possible, mais en attendant je vous souhaite bonne route. "

Et ils partirent alors, la vieille femme en suivant les berges de son fleuve aimé et le nain vers l'ancienne maison de cette dernière, qu'il contourna par l'arrière.

\*

Le nabot dirigea ensuite sa monture au hasard, vers un bois tout près qui semblait assez touffu pour qu'il s'y fasse un campement convenable loin de toute agitation, car la nuit approchait. Mais il n'avait pas fait grand chemin qu'il vit, à l'orée de cette forêt, un mouvement : c'était un chien jaune, un bâtard courtaud qui courait vers l'abri des frondaisons. Ce voyant, son cœur ne fit qu'un tour : il éperonna des deux sa monture et la lança sur les traces de l'animal.

Ils entrèrent alors dans les bois, à vive allure, tandis que la lune se levait timidement et dardait quelques rayons hésitants, vite arrêtés par les ramages des arbres vénérables. Le nabot craignit de perdre dans cette obscurité la trace de sa proie, car elle filait bon train devant lui, entre les troncs de la futaie, et il ne pouvait aller aussi vite, à cause des nids de poules et des racines faisant bosse. Il cria alors :

" Allez petit chien ! Viens, viens me voir ! "

Et l'animal, qu'il entendait toujours galoper, sembla ralentir sa course.

" Allez petit ! J'ai quelque chose pour toi, le chien, le chien ! "

Il l'appela longtemps dans l'air froid, avec des cajoleries ; tant et si bien que le pauvre animal, épuisé et tenté par ces appâts, perdit progressivement de son avance. Et puis le nain se tut, renifla une dernière fois et lança sa monture dans un buisson ; le chien y était, qui fut pris par surprise ; il tenta de bondir, mais le petit homme était si habile cavalier qu'il mit sa rosse sur son chemin et qu'il s'arrangea pour que cette dernière lui marcha dessus ; elle lui brisa l'échine aussi

net. Le nain, tout réjoui, mit enfin pied à terre, s'empara de sa proie et repartit à bride abattue dans le sous-bois obscur.

Sa chasse l'avait mené loin des sentiers battus, mais il poussa sa monture plus loin encore. Enfin il s'arrêta, prépara son gîte pour la nuit : un lit de feuilles mortes, avec de l'écorce pour oreiller, et un foyer creusé dans le sol, pas trop profond, entouré de pierres épaisses pour garder la chaleur du feu. Une fois cela fait, il s'assura une dernière fois que personne, vraiment personne ne pourrait l'épier pour son repas. Il prit son couteau et pela son gibier ; il lui ôta la peau, ce qui lui fut facile car son poitrail avait été ouvert puis recousu de fraîche date, le vida et mit les abats de côté, pour les manger en dernier, car c'était là ce qu'il préférait.

Avec une joie rustique il fit longuement rôtir les pièces de viande, dressa une table de fortune, sortit de ses fontes des couverts d'argent qu'il gardait pour ces grandes occasions et mangea le chien tout entier. Il lécha jusqu'au dernier os, ne laissa pas un lambeau de viande sur la carcasse. Il termina par les abats : le foie, les poumons et le cœur. Ce dernier lui parût bien gros, ce qui n'était pas pour lui déplaire ; mais, alors qu'il en avalait la dernière bouchée, il fut déçu par son manque de goût. Et de l'avoir mangé en dernier lui gâcha un peu son plaisir ; car alors qu'il venait pourtant de se régaler comme rarement, cela fit dans son corps rabougri l'impression d'un grand sentiment de vide.



La bacchanale battait son plein dans les caves enfumées de la basse ville ; tout l'après-midi les maraudeurs et les filles de peu de vertu avaient paradé dans les rues et c'était l'heure de se réjouir de ces folies. Il y avait là des culs-de-jatte, des

amputés, des nains et des lépreux ; et autour d'eux tout un grouillement de gens tout juste laids et très malhonnêtes. On faisait grand bruit en triturant le pauvre chien et en contrefaisant les usages de la cour, en se moquant de ce qui se faisait dans le haut palais, le palais si grand qu'il menaçait ruine. Un grand gars portait une couronne de papier crépon et s'était fait une fausse jambe de bois, énorme et pleine de dorures, qui était si extravagante qu'il ne pouvait marcher et tombait régulièrement. Un nain avait enfilé un masque tout rouge et courait en rond en criant " mon ami, mon ami, j'ai un ami ". Et une jeune prostituée, bien faite et un peu ronde, portait la robe compliquée d'une Princesse de contes de fées ; elle s'était couvert le visage d'un vernis bleu et poussait de grands soupirs en faisant " quel ennui, quel ennui ". La matrone au long nez, qui aimait ces moqueries entre toutes, riait de féroce façon, et cela réchauffait toutes les ardeurs les plus grotesques.

La jeune Princesse se leva en criant plus haut " Quel ennui ! " ; le nain lui tournait autour, en lui répondant " un homme, un homme pour sa majesté ! " et le grand gars, qui avait oublié qu'il était le Roi, tenta d'aller retrouver la jeune femme. Il glissa, tomba et entraîna la fille avec lui : ils churent sur le nain et se débattirent un moment sur le sol. La tête du nabot surgit d'entre les jupons et cria :

" Je vais manger la cuisse royale ! Toute la jambe ! Ah ah ! "

Tout le monde beugla : c'était là bonne idée. Les autres nains se précipitèrent.

" Ce doit être fin, pas trop filandreur " dit l'un.

" Bien tendre et préservé " dit une autre.

" Oui oui ! Elle sera comme son père ! " fit celui qui portait un masque de grenouille.

Le petit chien se mit à japper, à grogner, il sautait en tous sens. Les rires s'épaulaient, les

visages s'éclairaient de faim et de vengeance, on entendait des souffles rauques et les rires de la fille qui ne comprenait pas.

" Crois-moi, crois-moi que le Roi a bien dû en goûter, pour avoir perdu la sienne ! " dit le nabot.

Il la plaquèrent au sol, lui déchirèrent ses jupes brodées et retroussèrent ses jupons, se saisirent de sa jambe, à plusieurs, la serrèrent dans leurs bras noueux jusqu'à ce que la chair devint bleutée, jusqu'à ce que les veines apparaissent ; elle se mit alors à couiner ; ils la regardaient, la pinçaient, se frottaient entre eux ; le corniaud aboyait de plus belle ; ils avaient des faces congestionnées, des respirations sifflantes.

" Laissez-moi, laissez-moi ! Lâchez-moi ! Mais vous me connaissez ! Je ne suis pas la fille du Roi ! Je suis une ribaude, comme vous, lâchez-moi ! Non, non ! Lâchez-moi car je suis la fille du Roi, oui, c'est cela, je suis sa fille et le courroux de mon père sera pire, mille fois pire que ce que vous me faites lâchez-moi, non je ne veux pas être mangée, pas mangée pas ma jambe elle est à moi à moi ne la mangez pas non " et elle cria encore longtemps, juste des cris, avec beaucoup de douleurs, et de l'incompréhension aussi, et ils avaient bien entamé le gras et le muscle cependant, ils riaient et le sang coulait sur leurs bouches tordues et leurs yeux, sous les masques, les masques souillés de l'écarlate de leur méfait, brillaient d'une mauvaise fièvre, ils riaient et se remplissaient la bouche de viande tiède et mouvante, se gavaient pour cacher leur rire, mordaient de bon cœur et sentaient bouger dans leur ventre un appétit encore plus grand qui leur commandait de rire encore plus, et le chien derrière aboyait, aboyait comme une âme en peine et leur marâtre criait, criait joyeusement, et les corps s'échauffaient tandis que la pauvre fille pleurait sur sa mort prochaine au chant rauque d'un chien de caniveaux qui bavait de dégoût et d'envie.

\*

La porte de la chambre s'ouvrit et une vieille femme, une vieille femme toute ridée, s'approcha de la couche où était étendue la Princesse. Elle semblait dormir, même s'il n'en était rien, car elle faisait semblant pour ne pas être importunée ; elle avait la peau si blanche que l'on pouvait presque voir au travers ; une couverture lui cachait les jambes, si bien que l'on ne pouvait rien en voir, et elle portait une robe blanche, toute simple, usée et puante à force de n'être pas changée.

La dame s'approcha de sa couche et elle le fit avec l'aisance de quelqu'un qui aurait connu le chemin par cœur. Une fois au chevet de la souffrante, elle posa une main rugueuse et douce sur son front, et lui dit :

" Jeune enfant, je suis venue ici, jusqu'à vous, par un compliqué concours de circonstances. Voilà : on m'a donné un billet étrange qui m'ordonnait de venir ici. Qui m'a fait ce don, je l'ai aujourd'hui oublié, mais je suis là. Je me suis présentée aux portes du palais, que ce billet m'a ouvertes comme le plus urgent des sauf-conduits ; je me suis présentée devant le Roi, qui a eu peur devant moi, mais qui m'a envoyée auprès de vous, quand il sut mes dons de guérison. Et me voilà ce jour ici, près de vous, comme le demandait ce billet. "

A ces mots, la Princesse ouvrit lentement les yeux et la bouche, et demanda faiblement :

" S'il te plaît, toi que je ne connais pas mais qui semble envoyée par la providence, que je n'ai jamais vue mais qui me semble pourtant si familière que je pourrais tout te dire de moi sans que rien ne t'étonne, puis-je voir ce billet dont tu me parles ? Lui seul encore importe, un peu, pour moi. "

" Je sais, je sais jeune femme combien ce billet compte pour toi ; moi-même en ai pris grand soin, tout le long du grand voyage qu'il m'a fait

entreprendre. " Elle lui tendit alors le mot, tout chiffonné d'avoir été serré fiévreusement dans de nombreuses mains au cours d'un long périple. On pouvait y lire :

*" Rejoins-moi au palais, le plus grand des palais, qui est dans la ville qui siège au centre du monde, dans le cœur de notre royaume ; retrouve-moi là-bas, et enfin nous ne ferons plus qu'un. "*

La Princesse reconnut alors en ce mot celui qu'elle avait laissé à son ami, ce jour lointain et douloureux où il était parti en cravachant méchamment son cheval, où elle l'avait envoyé vers une quête désespérée, où elle l'avait envoyée loin d'elle pour pouvoir dormir, dormir en paix et encore. A cette vue, elle se pâma ; et il fallut de puissants sels pour la faire revenir à elle. On crût un moment qu'elle ne s'en remettrait pas ; mais la vieille sorcière s'escrima tant et si bien que bientôt un peu de vie colora ses joues si pâles.

" Allons, allons, petite enfant : retrouve un peu la parole et dis-moi ce qui te tourmente, dis-moi ce qui pèse sur ta poitrine comme la pierre de la tombe. A moi tu peux parler, car je suis venue de très loin pour cela. "

Ce disant, elle cracha un crapaud et, toute saisie de stupeur, la Princesse se redressa pour dire dans un souffle :

" Mais quelle est donc cette magie ? "

" Ceci en fait, je ne sais l'expliquer, ni dire comment cela m'est venu ; tout ce qui est vrai de cette affaire, c'est qu'un crapaud me sort de la bouche à chaque fois que je dis un mensonge, ou que je médise. Et il en sera de même pour toi, maintenant que tu as parlé avec moi : si tu mens, ou si tu dis du mal, il t'arrivera la même chose. "

" Quel don étrange tu me fais là, vieille femme... Me voici au moins aussi monstrueuse que mon père, maintenant. "

A peine avait-elle terminé sa phrase qu'elle fut prise d'un quinte de toux énorme ; elle étouffait,

elle se tordait sur son lit, elle crachait et pleurait, la bouche grande ouverte ; sa poitrine faisait d'affreuses cambrures, des bruits rauques et gras à la fois ; et finalement, dans une dernière contraction, elle cracha un crapaud gigantesque, un crapaud qui puait la charogne, si gros qu'on n'aurait pu croire qu'il put sortir de ce corps si maigre et faible et de cette bouche si fine et délicate, qui maintenant saignait là où les lèvres s'étaient déchirées. Mais une fois l'animal sorti, la jeune femme put prendre une longue, longue inspiration, que plus rien n'encombrait : elle était presque guérie.

" Ta médecine est bien douloureuse, à la hauteur du mal, sorcière ", dit-elle alors à sa visiteuse. " Mais si tu es là pour faire collection de ces dégoûtants animaux, écoute alors tout ce que j'ai à te dire, toi ma confidente, mon amie, ma presque-moi : sais-tu pourquoi je dors dans les appartements de ma mère ? Sais-tu pourquoi j'étouffe ? J'ai la poitrine oppressée par un appel que je ne comprends pas, par l'absence de mon ami ; et pourtant quand il est là c'est encore pire, car je ne sais ce que je voudrais de lui, ni ce qu'il est pour moi vraiment. Et sais-tu donc pourquoi je suis dans le lit de ma mère ? Tous ces courtisans me croient elle devenue. " A peine avait-elle parlé des courtisans qu'un crapaud bondit de ses lèvres. " Mais je ne suis venue ici que pour ne plus les voir, parce qu'ils n'osaient m'y suivre. Je ne voulais plus voir leurs visages idiots et compatissants, avides de ma douleur ; je ne voulais plus entendre leurs demi-mots maladroits tandis qu'ils se faisaient des œillades complices, des œillades qu'ils croyaient que je ne voyais pas. Voilà, voilà toute l'histoire, mon amie ; mais maintenant tu es venue, et je respire un peu mieux, je respire même si j'expire des immondices, si je suis un berceau de froides bêtes. "

Elle disait cela car tandis qu'elle parlait de nombreux crapauds étaient tombés sur le sol.

“ Cela vaut mieux, cela vaut mieux, ou alors il t'aurait fallu mourir : ce n'étaient que les deux façons de te sauver ” dit la vieille dame, en prenant la jeune fille dans ses bras et en la serrant ; et l'autre lui rendit son étreinte, la serrant très fort, très fort, jusqu'à ce qu'on entende un bruit d'os.

\*

Le Roi était dans ses appartements. Il était appuyé à sa fenêtre et entendait les bruits des réjouissances qui se donnaient dans la ville, loin sous ses fenêtres ; il regardait sans la voir la ronde des lampions dans les rues agitées.

Il était perdu dans ses pensées quand son chambellan entra, tout affolé :

“ Mon Roi, mon Roi, il s'est passé un nouveau prodige, une chose très étrange dans la chambre de votre défunte épouse, dans la chambre où cette femme venue d'un autre âge est entrée pour soigner votre enfant : elle a réussi, mais ce n'est là qu'une partie du prodige ; l'autre est plus étrange encore : quand votre enfant est revenue à nous, elle portait le vieux tablier de sa guérisseuse et elle crachait des crapauds par la bouche. ”

A ces nouvelles le Roi ne sut que dire ou que répondre ; il était secoué d'une grande joie et il aurait voulu n'être qu'elle ; mais une nouvelle angoisse pointait dans son âme, à l'écoute de ces nouvelles étonnantes que lui rapportait son ami et conseiller.

“ Mais ce n'est pas tout ” reprit celui-ci. “ La vieille femme a disparu, alors qu'il n'est nulle issue de la pièce qu'elle ait pu emprunter pour s'éclipser : je ne sais ce qu'il faut en penser. C'est comme si votre enfant l'avait mangée ; par bonheur, ce n'est pas possible, mais il n'est pas de logique dans cette affaire : elles sont entrées deux, et une est sortie. Quel est donc ce miracle ? ”

“ C'est à moi que tu poses cette question, toi mon savant ? Je serai bien en peine de te répondre. Je n'y comprends goutte ; j'ai vu dans le visage de cette vieille sorcière un souvenir cuisant et je ne sais que penser d'elle. Partout autour de moi, je ne sais que penser ; j'ai l'impression d'entendre dans ma tête de longs grincements, les cris stridents d'une plaque de craie qui rayerait un mur de brique ou de pierre, avec la régularité écrasante d'une respiration très lente ; je sens un grand froid qui monte dans mes os, dans ma tête ; j'ai peur, peur de tout ce qui arrive ; je ne peux plus même tenir audience, tant je redoute de voir s'avancer devant moi un oiseau de mauvais augure. Je ne sais plus, je ne sais plus. Qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, mon ami, pour que tout ne coule plus dans le bon sens, comme cela se faisait auparavant ? ”

“ Il est vrai, il est vrai mon Roi... ” répondit le chambellan embarrassé, qui cherchait des paroles de réconfort sans en trouver. “ Il est vrai que les choses du passé et du présent se confondent, et que l'avenir lui-même s'en mêle. Comme des eaux froides et chaudes qui jusque-là se seraient ignorées et se mélangeraient maintenant par quelque caprice de la nature. Comme si, sous une grande bâtisse, avaient été oubliées les fondations et que d'un coup le toit rejoignait le sol, dans un grand tas de gravats. C'est là ce que je comprends : de vieilles choses qui reviennent. ”

Mais le Roi semblait ne plus l'écouter. Il avait le regard perdu en lui-même, dans une rêverie qui semblait presque joyeuse.

“ Mon dieu, qu'ai-je fait ? Et que dois-je encore faire ? ” se disait-il. “ Cela est de ma faute, tout cela est de ma faute ; je dois en être puni : je dois boire de cette eau malade. Et puis cela me soulagera peut-être ; cela effacera ces derniers moments, ces derniers jours ; cela taira peut-être les grincements que j'entends dans ma tête. ”

Il se tourna alors vers son chambellan, et lui dit :

“ Tous les malheurs qui arrivent en ce pays sont de mon fait ; il me faut les connaître, pour que je puisse les affronter : alors fais ce que je vais te dire, car je suis ton Roi. Va au fleuve et rapporte m'en un peu d'eau. Juste assez pour que je puisse me désaltérer et connaître le lot de mes sujets, car je veux les aider. Va, et fais selon ma volonté. ”

Alors le chambellan s'exécuta ; il prit le chemin du fleuve. Mais ses pas étaient traînants ; il avançait la mort dans l'âme, car les paroles de son Roi étaient claires pour lui, sans qu'il ait eu besoin d'entendre ses derniers mots, qu'il murmura presque pour lui-même :

“ Croyez-vous, ami et conseiller, que cela puisse nous ramener en de plus douces époques ? ”



Il faisait encore nuit, la liesse était bien entamée. Tout le monde riait et se courait après, dans des jeux un peu bêtes qui jetaient les corps les uns contre les autres au milieu de vapeurs de bière et de vin.

Une femme, un peu ivre, ne sut suivre la musique et tomba dans la rue, loin de chez elle. Elle avait la chevelure d'une belle couleur d'ambre roux, le nez un peu long, très fin. Quand elle se vit abandonnée, elle se mit en route vers sa maison, mais s'égara dans les petites rues. Elle était en un dédale, où ses pas résonnaient sur des pavés glissants et huileux ; elle faisait une ombre immense sur les façades des masures qui bordaient la rue, une grande ombre aux gestes démesurés qui rapetissait quand un lampion venait à s'approcher de sa route hésitante.

A un tournant, un croisement où une toute petite rue, fort sombre, débouchait sur sa trajectoire,

elle vit un homme très effrayant l'attendre ; il se tenait droit, comme un lampadaire, et pourtant il semblait osciller, tel un navire sur la houle, se balancer dans l'ombre de la rue d'avant en arrière, et cela sans bouger ; bref, il avait l'allure d'un somnambule.

Il était étrange et terrifiant dans une même image, couvert de boue encroûtée et de petite paille séchée, comme on en porte lorsque l'on dort dans les champs et sur les chemins, il avait sur la poitrine un grand trou béant qui montrait les os et les organes, il avait sur le visage un masque beau et tout usé, un masque de femme délicate, avec une voilette sur la bouche et des trous pour les yeux, des trous maquillés comme pour un bal ou une cérémonie. Et sous la voilette sa bouche s'ouvrait et se fermait, dans les trous ses yeux s'ouvraient et se fermaient, tout en lui clignait sur un grand trou en-dedans qui appelait des mots qui ne semblaient pas pouvoir arriver. Elle eut peur.

" C'est carnaval cette nuit, et je ne suis personne, personne qui ne vaille la peine de mal faire ; ou je suis peut-être quelqu'un de très important à qui il ne faut pas faire de mal ; oui, je suis cela plutôt, une grande dame qui connaît les faveurs du Roi ; alors prend garde ", dit-elle.

Lentement, très lentement, l'homme étrange fouillait dans ses poches. Il en sortit un parchemin ; puis un autre encore ; il était d'or et le sceau qui pendait maintenant, brisé depuis des jours, était d'une cire bleue comme le ciel. Il lut :

*" Je vois un enfant : je vois un enfant royal ; c'est là ce qui vous attend. Mais voilà : je ne vois que lui, lui et sa grande tristesse, qui sera celle de votre lignée ; je ne vois que lui et rien d'autre ; que lui et aucun avenir. "*

Puis il dit :

" C'est tout ", et il repartit d'un pas lent, très lent, d'un pas qui pouvait durer une éternité.

Alors elle se retrouva seule dans cette toute petite rue, sous un pauvre lampion fatigué. Elle avait toujours sa peur avec elle ; et sa maison était toujours au loin, tandis que le palais était tout près, tout près avec ses promesses. Alors elle alla à la porte discrète, la petite porte qui ouvrait sur un couloir, qui lui-même ouvrait sur l'antichambre de la Reine, et que toutes les courtisanes connaissaient. Quand elle frappa à l'huis, on vint à l'instant ; on lui ouvrit, avec de petits cris ravis ; un tourbillon de soies et de rires l'emporta ; elle dit venir pour le Roi ; on la crut. On la lava, on la para de tout ce qu'il fallait pour cette nuit. Elle riait, comme ivre ; enfin on lui donna un beau masque, un vrai masque de dame pour cacher son nez trop long, avec une voilette et du maquillage peint autour des yeux, et on la poussa dans l'antichambre.

\*

Là-haut, le Roi avait bu l'eau puante du fleuve, devant le visage déconfit de son chambellan.

Et quand il releva les yeux, au-dessus de sa coupe, et qu'il demanda si la fête ce soir allait bien, si sa mie, sa tendre épouse, était bien heureuse, et qu'il pourrait peut-être la visiter, son vieil ami, qui était aussi vieux que son père et plus savant encore, pleura comme le vieillard qu'il était.

\*

La Princesse était dans les appartements de sa mère, dans sa chambre, décorée de grands voiles diaphanes, de tableaux noircis par l'âge et de sculptures antiques. Elle était appuyée au balcon, un beau balcon d'ivoire, et elle écoutait le bruit des réjouissances qui se donnaient dans la ville, loin sous ses fenêtres ; elle regardait, sans la voir, la ronde des lampions dans les rues agitées, car elle pensait.

Elle n'entendit pas, perdue en elle-même, le bruit de portes, sourd et lointain, qui se faisait dans l'antichambre voisine.

Elle était là, inattentive, toute à soupirer, à attendre, et cependant toute prête à quitter ce palais, qui l'étouffait par sa démesure, pour un marais sordide qui l'appelait par sa misère. Enfin seule, par cette belle soirée où la lune brillait d'un feu froid et discret, elle glissa au vent :

" Je t'attendrai, je t'attendrai même si je dois vieillir avant de te revoir, même si je dois pour te connaître passer encore vingt ans dans les bras de la maladie de solitude ; j'attendrai plus loin que tout cela, si un jour je peux guider tes pas vers des cieux meilleurs. "

Et ce disant, pour la première fois depuis longtemps, elle ne cracha aucune répugnance à ses pieds.